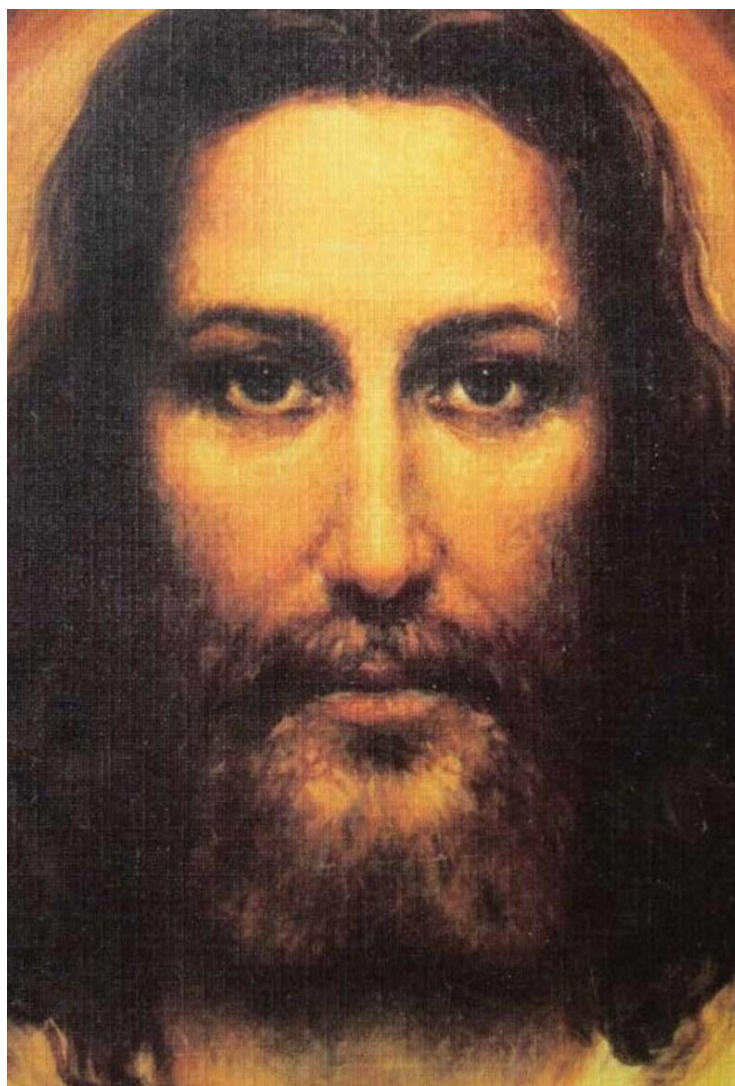




**LE
PONTIFICAT UNIVERSEL DE JÉSUS-
CHRIST SELON SAINT PAUL.**



1- LA CONSPIRATION CHRÉTIENNE	3
2- L'INVENTION DU CHRISTIANISME	16
3- L'AVENIR DU JUDAÏSME	24
4- L'AVENIR DE L'ÉGLISE	29
5- JÉSUS-CHRIST, SUPRÊME PONTIFE UNIVERSEL	33
6- LE VÉRITABLE VISAGE DU CHRIST	39
7- JÉSUS-CHRIST, CHEF SPIRITUEL DE LA CRÉATION	48
8- JÉSUS-CHRIST, PONTIFE UNIVERSEL ÉTERNEL	54
9- JÉSUS-CHRIST, LA VIE AU-DELÀ DE LA FIN DU MONDE	61
10- LE TESTAMENT DU CHRIST ET LA LOI CONTRA LA GUERRE	68

I

La conspiration Jésuschrétienne

La nécessité est la mère de l'agneau, si l'on en croit le proverbe, et l'origine des actions humaines, si l'on en croit d'autres. Et comme il y a toujours une part de vérité dans les leçons tirées de l'expérience, même s'il est vrai que prétendre conférer le caractère de loi universelle au fruit d'une expérience particulière est un acte quelque peu audacieux, disons aussi que cette part de vérité existe dans la leçon.

Nous voyons que le christianisme repose sur une nécessité, la mort du Christ, ce qui confère à la première partie de cette réflexion une solidité extraordinaire ; mais il faut en même temps se prémunir contre quiconque prétendrait faire de cette nécessité « la seule nécessité », en tant qu'axe, noyau et épine dorsale de sa doctrine. Ou, comme le dirait saint Paul lui-même, qui vous a enseigné à voir le Christ comme crucifié ? N'est-il pas ressuscité, et tout n'était-il pas ordonné en vue de sa Résurrection ?

Qu'est-ce qui est le plus important : la culture de l'arbre, ou le fruit qui est la fin de cet acte ? Un génie cultivera peut-être son champ par amour de l'art, mais l'art pour l'art est une utopie que cultivent précisément ceux qui ne sont pas des artistes. La Nécessité, par conséquent, resplendit toujours au sein d'un ensemble de causes. Et c'est ainsi que nous savons que, dans la Création de l'Homme, est également intervenue la Nécessité qu'avait Dieu de trouver un moyen de faire entrer tous ses Enfants par la Porte de la Vérité, où réside la Loi.

Et pourtant, il serait faux de réduire la Création de l'Homme à la Nécessité. En principe et par antonomase, l'Homme est le fruit de l'Amour de Dieu pour sa Science et son Art, la Science de la Création des Univers et des

Mondes, Amour qui détermine son Être en faisant de Lui « le Créateur », Origine et Source de tous les esprits créateurs de l'univers, et qui, en faisant de Lui « Celui qui est », engendre dans son Esprit des visions de Mondes, pour lesquels, s'enthousiasmant en esprit, Il s'empresse immédiatement, emporté par la passion naturelle propre à tout créateur, de leur donner corps dans la matière des étoiles.

Il existe donc Nécessité et Passion, et toutes deux se rejoignent, assurément, dans la Résurrection, acte en lequel ces deux causes se rencontrent pour élever l'Acte Créateur à sa plus haute expression ; car si, par la première, Dieu se consacre à la Création, par la seconde, c'est le Triomphe de la Passion qui l'emporte et fait resplendir sur sa Créature le Vrai Visage de son Créateur.

Et même si la Nécessité impose à Dieu sa loi dans ces événements qui lui sont propres – car sans Lui à leur origine, ils ne pourraient pas avoir d'histoire –, cette Nécessité ne peut anéantir la Source d'où procède son Action créatrice : l'Amour, la Passion pour sa Création.

Nous voyons, en entamant désormais véritablement notre cheminement, que l'interprétation de la réalité divine dépend de celui qui l'interprète, mais que la réalité universelle reste inaltérable, et ce n'est pas parce que Dieu a souffert de ce qu'on Lui a fait subir en voyant sa créature marcher dans la poussière que notre Créateur nous abhorre.

Tout artiste, tout esprit créateur, connaît la douleur et la souffrance que l'on éprouve lorsque quelqu'un ou quelque chose détruit l'œuvre de sa vie, de son inspiration, de son être. Et si la douleur causée par la perte d'un manuscrit ou d'un tableau produit un effet émotionnel tragique, on peut imaginer que, si cette perte ou cette destruction se produit sous les yeux même de son créateur, cette souffrance sera infiniment plus douloureuse. Ce n'est qu'en voyant en Lui notre Créateur que nous pouvons comprendre Dieu. Séparer Dieu de l'Esprit du Créateur, et réduire notre vision à la contemplation de son Saint-Esprit, en niant à Celui-ci la Nature de Celui-là, c'est succomber à la vieille hérésie qui consiste à séparer Jésus du Christ. L'Esprit Créateur définit la nature de Dieu dans sa relation avec le cosmos ; le Saint-Esprit définit la relation de Dieu avec sa création. Dans la première, nous avons une relation divine exclusive ; dans la seconde, nous avons la relation sociale de Dieu avec

la vie à son image et à sa ressemblance. Mais toutes deux ne font qu'une seule Réalité dans l'Âme de notre Créateur, où ces deux relations engendrent la Personnalité du Père, par l'Amour duquel pour sa Création nous sommes enfants de Dieu. « Soyez saints comme je suis saint ». De toute évidence, créés pour être ses semblables, ces deux définitions marquent notre personnalité. L'esprit Créateur vit en nous, dans le cadre de la dimension de notre origine, et son esprit social naît en nous à l'image et à la ressemblance de sa Personnalité sociale, fondée sur l'Amour de la Vérité, de la Justice et de la Paix, les trois piliers sur lesquels repose l'édifice tout entier de l'avenir d'une civilisation créée pour jouir de la Vie aux côtés de la vie de son Fondateur. Ainsi, si, par l'esprit créateur, notre âme contemple un champ riche en fruits pour l'avenir de tous, c'est par l'esprit social que notre civilisation évolue dans le présent au sein de cet édifice qui nous protège, nous ouvre la porte à l'intelligence de notre Créateur et nous guide par la main de sa sagesse à travers les jours de l'éternité. Ainsi, l'empreinte de notre Créateur vivant en nous – Lui qui s'est manifesté en devenant Homme afin que nous ne nous égarions pas à inventer des dieux sur lesquels justifier de futurs délits et crimes contre nos semblables –, « soyez saints, car je suis saint » nous est révélé dans le cadre de la dimension sociale que Dieu Lui-même a édiflée pour vivre avec nous. L'idée de la sainteté comme un pilier sur lequel s'asseoir au-delà du monde, une fois que l'on vit en Jésus-Christ, nous la retrouvons tout naturellement dans l'amour de la vie qui naît avec nous, pour que toute la théologie et la philosophie du monde se résument en une simple phrase divine : « Aime Dieu, ton Créateur, par-dessus tout, et ton prochain comme toi-même ». Il est vrai que c'est pour avoir dit cela que Jésus-Christ a été condamné à mort. Comprenons-le, pour l'avoir dit et l'avoir incarné dans son être même. Car parler, c'est très facile. Croire que Dieu existe et que Jésus-Christ est son Fils, même le Diable le savait. Ce qui différencie un homme d'un autre, ce n'est ni la foi ni la parole, ce sont ses actions, ses œuvres. « Beaucoup diront en ce jour-là : Seigneur, nous avons accompli de nombreux miracles en ton nom. » La réponse de ce Seigneur aux miracles qui sortent de la bouche transforme les hommes en moutons dont on tire la laine et le lait, tandis que leurs âmes sont des terres arides où n'a pas poussé le fruit que Dieu recherche : les œuvres d'amour du prochain comme soi-même... La réponse de Dieu est écrite : « Éloignez-vous de moi, enfants de l'iniquité, allez avec votre père vers l'exil éternel hors de mon Royaume ». Ainsi, l'esprit social de l'Homme trouve

en Jésus-Christ sa racine. « Soyez féconds et multipliez-vous ». C'est l'appel à participer avec notre Créateur à la formation, à l'image et à la ressemblance de son Esprit social, des générations qui vivent en nous. Pouvons-nous imaginer une responsabilité plus grande et plus merveilleuse que celle de participer avec notre Créateur à la formation des générations dans l'esprit social de son Fils ? Cette participation n'est-elle pas le commencement et la fin de tout l'édifice pédagogique de notre civilisation ? Existe-t-il une tâche plus grande et plus digne que de former les générations dans l'esprit de la Loi de la Vérité, de la Justice et de la Paix ? C'est cette Loi qui s'est faite Homme afin que nous voyions en chair et en os le Fruit de l'Arbre de Vie. Comment la liberté, la fraternité et l'égalité pourraient-elles exister là où ne règnent pas la vérité, la justice et la paix ! Ce fruit vit dans l'esprit social de notre Créateur ; c'est pourquoi les œuvres de ceux qui ont fait de leur bouche la trompette de la révolution ont suscité, non pas l'amour du prochain, mais la terreur. Lorsque la parole devient une entité vide d'esprit, dans le corps de laquelle se cache une soif immense de richesses et de pouvoir, le fruit que récolte la société est la ruine. Plus un homme parle de progrès, plus celui qui l'écoute s'enfonce dans la misère. Le seul véritable progrès qui existe est celui qui naît de l'amour inconditionnel de la Vérité, de la Justice et de la Paix.

Je veux dire par là que regarder Dieu en oubliant que l'esprit créateur est en Lui sa nature définitive, son essence ontologique ultime, la substance émotionnelle dans le champ de laquelle s'enracinent ses pensées et ses sentiments ; oublier le Créateur en Dieu et réduire le regard sur Dieu à une simple Entité, c'est-à-dire un sujet théologique abstrait défini par ses attributs, incapable de bouger ne serait-ce que parce que le mouvement porterait atteinte à ces attributs, etc.... réduire l'Être à des attributs théologiques n'est plus une aberration de la pensée, c'est, de manière perverse, monter sur la dalle sous laquelle on a enterré Jésus pour que le Christ ne ressuscite pas. Il faut être aveugle ou être un véritable saint pour, en centrant sa pensée sur Dieu en tant qu'Être, ne pas perdre de vue le Créateur dans l'Être. À cet égard, l'Histoire semble nous donner l'exemple de saint Thomas ; pour le meilleur comme pour le pire, elle présente tant d'exemples qu'il vaut mieux n'en citer aucun. Le fait est que, dès le tout début, Dieu se révèle comme une Passion créatrice, et c'est à partir de cette passion envoûtante du Créateur pour son Œuvre que Dieu se met en colère et se déchaîne contre le « voleur » et le «

criminel » qui a osé détruire son œuvre, le Premier Homme, là-bas dans l'Éden, et cela fait déjà près de six mille ans que cela s'est produit.

Dans la Résurrection, nous avons donc la vision du Créateur qui ne peut empêcher la destruction de son Œuvre, obéissant à la Nécessité, et la manifestation de l'amour infini du Créateur pour son Œuvre : alors qu'il pourrait la restaurer dans sa perfection originelle, non seulement il le fait, mais il perfectionne encore ce qui peut l'être en rendant indestructible ce Second Homme. Si le Premier était parfait, son « Ignorance » le rendait imparfait aux yeux d'un esprit maléfique dont la tendance à la destruction de l'Œuvre créatrice était sa nature, sa passion artistique, comme si l'on disait qu'on peut éprouver une passion pour la guerre, le crime et le délit. Le Créateur en Dieu s'élève contre cette pseudo-philosophie de la perversion, fruit de la nature, et se jette à l'assaut du voleur, du criminel et du destructeur pervers dont l'envie est la véritable nature ; et parce qu'il le fait, Dieu sépare la Création de la Destruction, la Lumière des Ténèbres, la Vérité du Mensonge, et la Passion de l'Intérêt. Et enfin, en Jésus-Christ s'établit la Création sur la Passion du Créateur pour son Œuvre.

Parmi toutes les œuvres de ce Créateur, saint Paul est l'une de ses œuvres les plus merveilleuses. *Saint Paul* sera le prototype de ceux qui, sans avoir touché ni vu le Fils de Dieu dans la chair du Fils de Marie, deviennent enfants de Dieu « par la béatitude de celui qui croit sans voir » ; et parce qu'ils croient sans voir, ils seraient d'autant plus précieux aux yeux de leur Créateur que ceux qui, le voyant et le touchant, se sont enfuis lorsque l'Heure de la Vérité est arrivée. Et pourtant, Dieu, pour glorifier tous ses Fils, a voulu que les premiers couronnent leur vie par le sacrifice suprême, et que pour les derniers, notre foi surnaturelle soit notre gloire ; car si, chez les premiers, la foi n'était que naturelle après avoir vécu ce qu'ils ont vécu, chez nous, pour reserrer le sujet, elle est surnaturelle dans la mesure où, sans voir ce qu'ils ont vu, nous croyons en ce qu'ils n'auraient jamais cru s'ils ne l'avaient pas vu. Et enfin, pour faire de nous tous une seule chose, Dieu a établi notre foi surnaturelle dans le sang de leur foi naturelle, par le sang et dans le Sang du Premier-né de la Gloire, comme le dira saint Paul, Dieu le Père unissant dans le sang du Christ tous ses enfants.

Une fois le premier pas franchi, il n'y a plus de division entre les enfants de Dieu. La foi est la même, et bien que l'origine soit différente – car les uns sont fils d'Abraham et les autres du Christ –, par l'Esprit, nous croyons tous en la même Vérité. Et cette Vérité est la suivante :

À maintes reprises et de bien des manières, Dieu a parlé autrefois à nos pères par les prophètes ; mais ces derniers temps, en ces jours-ci, il nous a parlé par son Fils, qu'il a établi héritier de tout, par qui il a aussi créé les siècles ; lui qui, étant le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et par qui, de sa parole puissante, il soutient toutes choses, après avoir accompli la purification des péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, devenu bien plus grand que les anges, puisqu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur.

Voici, s'il est possible de résumer toute une Sagesse sur laquelle des montagnes de livres ont été écrits, le condensé de toutes choses, l'égalité résultant d'une somme de facteurs innombrables. L'auteur s'en va vers l'Éternité elle-même, puis revient à l'Histoire du quotidien ; il s'élève vers les hauteurs impérissables du Ciel où réside le Dieu des heureux, et descend à la surface de la Terre où nous vivons, sous le poids des circonstances, nous, les malheureux de toujours ; l'auteur voyage vers l'Infini, puis revient avec un message merveilleux et sublime : Dieu a établi son Fils aîné Roi et Seigneur sur toute l'Œuvre de ses mains, et a remis l'avenir de toutes choses entre les mains de son Fils.

La crainte de Dieu se transforme en amour pour son Fils, et puisque la crainte s'est érigée en pont reliant Dieu à sa Création, et que c'est par la crainte qu'était glorifié Celui qui recherchait l'amour, voulant mettre fin à cette relation qui ne lui plaisait pas et qu'il n'a jamais recherchée, il dit : « Glorifiez mon Fils. Aimez-Le, car en Lui j'ai mis toutes choses, tant celles de la Terre que celles du Ciel. Toutes choses ne sont rien à mes yeux et ce n'est qu'en Lui que réside ma vie. Je ne manque de rien, j'ai mon Fils ; j'ai tout en abondance, en Lui j'ai tout. Vous voulez craindre Dieu et fonder sur la crainte la relation du Créateur avec son Œuvre ; eh bien, voici votre Créateur, donnez-lui tout votre amour, je lui ai donné tout le pouvoir ».

Et pourtant, en nous faisant plier les genoux, Dieu le Père a joué avec nous de la manière la plus merveilleuse qui soit, car en établissant la Couronne de son Fils dans Sa volonté éternelle, Il a d'abord ravi l'homme avec un amour profond afin que la crainte qu'Il n'a pas voulue pour Lui-même dans Sa Gloire s'établisse dans l'Amour, et que, par l'Amour, la crainte devienne parfaite, cette crainte devenant ainsi la crainte de la Toute-Puissance : la crainte qui naît de la peur de perdre la seule chose capable de satisfaire cet amour passionné dont la foi inonde l'être de celui qui se convertit.

Il n'y a pas de division entre les fils de Dieu !

En extirpant le mal de sa Création, en plaçant entre la passion pour la destruction meurtrière et la passion pour l'activité créatrice la Couronne et la Seigneurie universelle de son Premier-né, et parce qu'il le fait : toutes les couronnes, tous les pouvoirs, tout ce qui, bien qu'ayant pour origine le bien, est devenu, par le mal, source de destruction et de crime, et une fois ces éléments abolis, Dieu établit la Fraternité sur l'Égalité, de sorte que, en matière de Pouvoir, tous les enfants de Dieu se retrouvent nus devant le Seigneur universel et Roi éternel, Jésus-Christ.

Il n'y a pas de division entre les fils de Dieu !

Et s'il y en avait une, Dieu ayant établi l'Égalité de tous ses enfants dans l'Obéissance sans limites au Roi de son Royaume, elle surgirait en relation avec une rébellion contre cette Égalité. Et si nous voyons que Dieu met à nu toute sa Création – en abolissant toute couronne –, nous voyons ensuite que la division entre les serviteurs de Dieu surgit en rapport avec le pouvoir, c'est-à-dire avec les vêtements pour lesquels, non contents du nouveau vêtement que Dieu donne à sa création, les serviteurs de Dieu se sont battus et se sont diabolisés les uns les autres pour... la plus grosse bague d'or, la mitre la plus chargée de pierres précieuses, la plus grande part de pouvoir impérial.

Il n'y a pas de division parmi les fils de Dieu, mais il y en a eu parmi les serviteurs du Seigneur !

Les enfants de Dieu tirent leur gloire non pas du Pouvoir mais de la Liberté ; les serviteurs, eux, la tiraient non pas de la Liberté mais du Pouvoir, d'où la division qui existe entre eux. Or, celui qui recherche le Pouvoir se

rebelle contre Celui qui a aboli tout Pouvoir et a remis tout le Pouvoir entre les mains de son Fils unique.

Et d'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement ? Tout être vivant n'est rien d'autre que de la poussière cosmique mêlée à un peu d'eau, des créatures d'argile qui ne doivent leur vie qu'au pouvoir du Créateur de faire pénétrer son Esprit dans la matière pour qu'il devienne chair divine. Il suffit d'un souffle pour que l'argile redevienne argile, l'esprit redevienne esprit, et qu'il ne reste ni trace ni souvenir de celui qui, l'espace d'un instant, s'est cru un dieu. C'est uniquement par l'amour que le Créateur porte à sa Création, à son œuvre, au reflet de sa nature sur la toile de l'Univers, instrument accordé sur les notes des étoiles, et c'est uniquement par cette passion créatrice qu'une simple poupée d'argile prend vie ; et, par ce même amour envers sa créature, celle-ci se tourne vers son Créateur et l'appelle Père.

Mais la folie commence lorsque la créature oublie ce qu'elle est et, en se contredisant elle-même quant à son Origine, ose revendiquer pour elle-même ce qui est l'apanage exclusif de son Créateur : le Pouvoir !

La conséquence est sous nos yeux : c'est ce noyau meurtrier qui, répandant ses effets maléfiques sur notre Genre, a conduit notre Histoire au point où nous en sommes aujourd'hui. Ainsi, une fois dépassée la limite que l'Amour s'impose d'attendre patiemment que le comportement de celui qu'il aime se régénère, une fois dépassée cette limite de la Patience surnaturelle, Dieu a dépouillé toutes ses créatures de leur Pouvoir, a remis tout le Pouvoir entre les mains de son Fils, et ce faisant, nous a tous placés à ses pieds.

Humiliation, mais aussi gloire. Car la créature a déjà prouvé, et nous le vivons encore dans notre chair, qu'elle est rendue folle par le pouvoir.

Le pouvoir ne corrompt pas, le pouvoir rend fou ! En effet, le Pouvoir ne peut être entre les mains que de celui à qui il appartient, le Fils de Dieu, – comme le dit saint Paul – : image de la substance divine, rayonnement de sa Majesté, et qui, en tant que Fils unique de son Père, tient dans sa Parole sa Force infinie.

Mais la créature, le pouvoir n'étant pas naturel en nous, lorsqu'elle recherche le pouvoir, doit nécessairement établir la loi de son pouvoir sur la destruction de ceux qui ne veulent pas se laisser dominer ; et ceux-ci, ayant

pour tendance naturelle de refuser d'être l'objet d'une domination en raison de leur rébellion, transforment cette loi de domination en une arme meurtrière, et celui qui la détient en criminel — en puissance, dans le meilleur des cas, et de fait dans le cas le plus général.

Mais tel est le pain quotidien que l'Humanité a mangé pendant six mille ans. Et cela a donné lieu à une théorie du pouvoir selon laquelle, d'après la science, le pouvoir est déterminé par la structure naturelle. Et pourtant, la loi du plus fort étant un fait naturel, l'existence même de la Révolution est tout simplement une incohérence. D'où l'on voit qu'il n'y a pas de pire contradiction que celle de l'athéisme, car si, d'un côté, il affirme la nature du pouvoir, de l'autre, il présente la Révolution comme une violation de la loi naturelle, contre laquelle le pouvoir est légitimé pour écraser le révolutionnaire et le rebelle qui refusent de se laisser dominer. Une philosophie malfaisante qui, comme on le voit de nos jours, s'est imposée comme l'axe de la politique mondiale des Nations Unies, faisant le jeu de la Russie et de ses alliés, et exercée contre une Ukraine rebelle qui s'est soulevée pour défendre sa liberté face à une loi scientifique poussée à son plus haut degré d'expression néonazi.

Suivant cette logique, ceux qui établissent le Pouvoir dans la Nature, et par le biais de la Science, bénissent la criminalité extrême et suprême de celui qui l'exerce, transformant la Folie du Pouvoir en Raison de la Science ; par logique, ils doivent donc considérer toute opposition à leur Pouvoir comme un événement contre nature, car le Communisme est avant tout et par-dessus tout la négation de la Liberté dans l'Égalité en tant que fait naturel.

Ainsi, celui qui établit le pouvoir sur la nature doit nécessairement trouver dans la révolution son ennemi naturel. Et pourtant, nous observons comment, en maintenant vivante la révolution, la théorie du pouvoir naturel contre laquelle elle s'était dressée, et parce qu'elle n'a pas cherché à l'abolir, a provoqué la chute du produit de la Révolution, l'URSS, qui aurait pu être évitée si la Révolution avait procédé à l'abolition du pouvoir, c'est-à-dire à l'instauration de la démocratie, une fois arrachée des mains du fou avide de pouvoir cette arme avec laquelle il assassinait en masse et à sa guise toute une nation.

Toute action visant le Pouvoir est, par conséquent, l'expression d'une folie qui se sert de la nécessité pour satisfaire une passion contre nature. Or, six mille ans d'Histoire sous la botte et le poing du Pouvoir constituent un livre riche d'expériences infinies sur les transformations de la théorie du Pouvoir. Et c'est peut-être pour cette raison que le Pouvoir cherche, avant tout et par-dessus tout, à aliéner la formation intellectuelle des peuples et de l'homme, en tant qu'être intelligent, du Livre de la Mémoire universelle, de peur que, en apprenant l'Histoire, le citoyen ne devienne « rebelle ».

Nous observons également que notre histoire s'est orientée vers une civilisation ordonnée au sein d'une structure sociale qui tend inévitablement vers l'abolition du Pouvoir et, nous trouvant dans la démocratie comme voie vers cet état naturel de civilisation, nous voyons depuis celle-ci comment le Pouvoir, c'est-à-dire l'existence d'un chef à vie, entraîne pour ce chef un crime contre la justice et la paix de la nation en imposant sa « vérité » comme la vérité universelle absolue.

Ainsi, forts de l'expérience de siècles de lutte pour la liberté, le pouvoir, en tant que folie, se définit en premier lieu par l'atteinte à la justice et aux aspirations du peuple, les chefs d'État qui, pour conserver leur statut, ne se fixent aucune limite et font du crime et du délit leur mode de vie. Nous constatons également, à la gloire de la civilisation chrétienne, que ce chemin vers la liberté de l'être humain face au pouvoir, considéré comme une folie, qui nous a conduits à la démocratie – où la société participe pleinement à la gestion de ses fonctions et administre elle-même ses ressources, bien que sa structure soit encore imparfaite –, n'a pu atteindre cet état qu'au sein de la civilisation chrétienne, car, comme le veut le christianisme lui-même, qui suppose l'abolition de toute monarchie et de tout gouvernement à vie, l'Histoire avance, inéluctablement, vers la démocratie chrétienne en tant que modèle de système social, où la Couronne appartient au Fils de Dieu et où les peuples se gouvernent de manière autonome selon la loi du droit universel. Ainsi, sans Vérité, il ne peut y avoir de Fraternité ; sans Justice, il ne peut y avoir d'Égalité ; et sans Paix, il ne peut y avoir de Liberté. C'est dans cette réalité que le Droit divin et le Droit humain s'unissent pour forger, au sein de la civilisation, une société tournée vers un avenir sans limites.

Et comme tel était l'avenir que portait en son sein le christianisme de saint Paul et de ses frères, il n'est pas étonnant que l'Empire se soit lancé à leur poursuite, même si, en raison de la folie de cette mesure – l'incendie de Rome –, l'exécuteur fut lui-même considéré comme fou, la tragédie masquant l'existence de celui qui, ayant une connaissance parfaite du christianisme eschatologique, murmura à l'oreille de Néron et du Sénat la nécessité de détruire « cette secte des chrétiens ». Une nécessité qui, allant à l'encontre du droit romain, ne pouvait trouver de légalité que par un acte terroriste d'une portée inégalée, dont l'ampleur des conséquences fit apposer la signature de l'Empire sur un décret d'extermination massive de citoyens contre lesquels, en tant que citoyens de l'Empire, il était impossible de procéder à une « solution finale » qui, de par son texte même, aurait constitué une négation de l'esprit du droit romain.

C'est une ruse qui a été utilisée à maintes reprises au fil des millénaires. On a notamment accusé les États-Unis de l'avoir employée contre l'Espagne lors de la guerre de Cuba, en coulant leur propre navire au détriment de leur futur ennemi afin de disposer d'une *cause belli* légitime aux yeux du droit international et du peuple américain. D'autres ont voulu voir dans l'effondrement des tours jumelles de New York une manœuvre de cette nature, afin de faire approuver par le Congrès, sur fond de tragédie, la guerre en Afghanistan, prétendument décisive pour le gazoduc transsibérien, etc.

De ce côté-ci de l'Atlantique, dans les cercles privés du pouvoir et la frange médiatique, circulait, jusqu'à hier encore, la théorie du complot du PSOE-Couronne des Bourbons visant à porter le Parti du Dauphin au pouvoir, pour lequel ils auraient orchestré des actes de sabotage dont l'aboutissement fut l'attentat terroriste de Madrid, qui fit finalement pencher la balance en faveur du Parti du Dauphin. Mais comme cela n'a pas pu être prouvé et que cela est resté un « crime parfait », les choses ne sont pas allées plus loin, d'autant plus que le Parti du Dauphin était prêt à affronter une deuxième guerre civile si le complot venait à être dévoilé.

Personne ne peut reprocher à quiconque d'avoir de mauvaises pensées, sachant que l'Histoire est un coffre rempli de tragédies que les Couronnes ont garni des joyaux de leurs crimes et massacres sans fin.

Pour en revenir au passé, dans le cas de Néron, l'eschatologie jésu-chrétienne n'aurait guère pu parvenir jusqu'à ses oreilles si quelqu'un n'avait pas ouvert ses yeux à la doctrine du Royaume universel : quelqu'un qui connaissait parfaitement les chrétiens et avait entendu de ses propres oreilles « cette doctrine mystérieuse, parfaite, cachée, dont parlent les parfaits », c'est-à-dire quelqu'un qui a côtoyé les chrétiens et qui était l'un d'entre eux.

L'identité de ce candidat est difficile à déterminer à partir des preuves, mais facile à découvrir à partir des coïncidences et des faits. Nous aborderons ce sujet plus en détail dans un autre article.

Ce qui est évident, et puisque l'incendie de Rome a déterminé la nature de la mort de l'auteur de l'Épître aux Hébreux, c'est que le Sénat romain a accepté l'hypothèse du complot chrétien parce qu'il avait une connaissance parfaite de la nature monarchique divine du christianisme et qu'il a apposé sa signature sous celle de l'empereur ; ce n'est qu'après cette unité d'action que l'incendie de Rome a eu lieu. En effet, le christianisme, comme le montrent les lettres et les épîtres des apôtres, a mené une politique de silence public sur ses fins eschatologiques, tout en se soumettant aux lois civiles, à l'instar de celui qui remet entre les mains de Dieu ce que Dieu a décidé d'accomplir. Aucune accusation ne pouvait porter devant les tribunaux une « solution finale » antichrétienne fondée sur la désobéissance civile, et seule l'abolition de l'Empire qu'impliquait la victoire de la chrétienté pouvait servir d'argument pour légitimer ce qui, au regard du droit, constituait un délit contre la légalité.

Or, nous avons affaire à des prophètes, car « l'esprit de Jésus est l'esprit de la prophétie », et comme ils connaissaient d'avance les mesures qui allaient être prises contre eux, les Apôtres ont préparé l'avènement des persécutions au sein de la doctrine sur la Parousie, doctrine qui, ayant été forgée dans le plus intime des secrets, a maintenu l'avenir dans une confusion constante. C'est à partir de cette Parousie prophétique que les Épîtres sont écrites et que, dans chacune d'elles, résonne la Voix qui parcourra Rome au Jour de la Bête.

Oublier, lorsqu'on lit leurs lettres, cette marche constante vers le feu des persécutions, au cours desquelles la génération de la première chrétienté scellerait la Nouvelle Alliance de Dieu avec la plénitude des nations chrétiennes, est une erreur terrible. Ceux qui l'ont fait et se sont désignés eux-

mêmes comme destinataires ont commis une manipulation aberrante du texte, dont la conséquence serait, par exemple, « la foi seule ».

Saint Paul, surtout saint Paul, car il fut le messenger d'une « solution finale » avortée des Juifs contre l'Église naissante, et parce qu'il venait des rangs de l'ennemi, il savait mieux que quiconque que, tôt ou tard, le judaïsme antichrétien trouverait le moyen de faire parvenir son message d'extermination totale des chrétiens non pas à un simple gouverneur, mais à l'empereur lui-même. Et ainsi, étant pour les Juifs ce que Flavius Josèphe fut pour les chrétiens, saint Paul avait les yeux tournés vers la Parousie, vers le Grand Sacrifice des centaines de milliers d'« agneaux conduits à l'abattoir », et, désireux de transmettre l'essence de la doctrine apostolique sur l'Église aux générations qui leur succéderaient et vivraient le triomphe du christianisme sur l'Empire, il condensa en quelques mots une sagesse dont les discours poussaient même les disciples les plus dignes à se jeter par la fenêtre.

Si, dans son Épître aux Romains, il s'est épanché en mettant à nu son cœur prophétique, dans son Épître aux Hébreux, l'esprit qui crie « Victoire » et acclame le couronnement de Jésus-Christ en tant que Roi, choisi par Dieu pour Le servir en tant que Roi de son Royaume universel, ne peut se contenir et déborde, écrivant :

« À quel ange a-t-il jamais dit : “Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui” ? » ; puis : « Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un Fils ». Et lorsqu'il introduit à nouveau son Premier-né dans le monde, il dit : « Que tous les anges de Dieu l'adorent. À propos des anges, il dit : « Celui qui fait de ses anges des esprits et de ses serviteurs des flammes de feu. Mais au Fils : « Ton trône, ô Dieu, subsistera pour les siècles des siècles ; le sceptre de ton royaume est un sceptre de justice. Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie par-dessus tes compagnons. » Et : « Toi, Seigneur, au commencement, tu as fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de tes mains. Ils périront, mais toi, tu demeures ; et tous, comme un vêtement, vieilliront ; tu les envelopperas comme d'un manteau, et ils se changeront comme un vêtement ; mais toi, tu restes le même, et tes années ne prendront pas fin ». Et à quel ange a-t-il jamais dit : « Assieds-toi à

*ma droite, tandis que je place tes ennemis comme marchepied de tes pieds ?
» Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour venir en aide à ceux qui doivent hériter du salut ?*

II

L'invention du christianisme

Nous observons dans le texte de l'Évangile une contradiction grandiose, phénoménale, mystérieuse et intrinsèquement surnaturelle ; c'est pourquoi ceux qui n'ont pas pu percer son mystère et qui n'avaient que l'épée pour démêler le nœud gordien du jésucristianisme ont imité le célèbre Alexandre le Grand, car la violence, en plus d'être le recours des ignorants, est la réponse la plus à portée de main et toujours la première qui vient à l'esprit du sot. Le sens de la sottise s'est perdu et rares sont ceux qui en comprennent la véritable signification, mais sa présence fait partie du décor de l'Histoire et incarne l'ignorance qui se prend pour une « je-sais-tout ». Ce point, dont nous ignorons comment il s'est produit mais qui est un fait, a fait de la philosophie son hôte et, en parasitant de manière symbiotique le sage et le sotte dans un même raisonnement, a finalement conduit la philosophie à la tombe de la pensée toute-puissante de la Raison, chute qui a annoncé la mort du philosophe et a cédé la place à la sottise en tant que science.

Dans le cas des Juifs, la Sagesse des Prophètes et des Patriarches a cédé la place à la Stupidité en tant que *modus vivendi sacrum*, et comme il est tout à fait naturel que la Sagesse et l'Ignorance ne puissent cohabiter, il était tout à fait normal qu'ils persécutent, jugent et condamnent Jésus-Christ. Le contraire aurait été un miracle et une preuve irréfutable et catastrophique contre la doctrine de l'impossibilité de coexistence, ni pacifique ni violente, entre l'Ignorance et la Sagesse.

Et la contradiction jésuchrétienne est décrite par la Lettre de la manière suivante.

Il est donc nécessaire que nous prêtions la plus grande attention à ce que nous avons entendu, de peur de nous égarer. Car si la parole proclamée par les anges était ferme, au point que toute transgression et toute désobéissance ont reçu une juste rétribution, comment pourrions-nous y échapper, si nous méprisons un salut si grand qui, ayant été d'abord proclamé par le Seigneur, a été confirmé parmi nous par ceux qui l'ont entendu, Dieu en rendant témoignage par des signes, des prodiges et divers miracles, ainsi que par les dons du Saint-Esprit, selon sa volonté ? Ce n'est pas aux anges qu'il a soumis le monde à venir dont nous parlons.

Nous observons dans le texte de l'Évangile — pris comme récit, indépendamment de son genre et exceptionnellement considéré comme un livre — nous contemplons le parcours d'un Être tout-puissant dont la puissance réside dans sa Parole et qu'il lui suffit d'ouvrir la bouche pour réaliser tout désir qui lui vient à l'âme. L'auteur, considérant, pour les besoins du récit, qu'il n'est pas crédible qu'un Être doté de telles propriétés puisse exister par la seule voie naturelle, introduit l'idée du Fils du Dieu des Hébreux, qui se fait homme et, une fois devenu homme, agit conformément à la Puissance infinie de son Dieu et Père. Et, suivant ce fil conducteur, il nous présente ce Fils du Dieu des Hébreux qui transforme toute maladie et toute pathologie en une simple opération : deux plus deux font quatre, quatre plus deux font six, et ainsi de suite, grâce à la vision de ce Pouvoir qui inspire notre imagination quant à ce qu'un homme doté d'un tel Pouvoir pourrait accomplir.

Selon l'imagination inspirée par le texte – indépendamment, j'insiste, de son genre –, il aurait suffi au héros du récit jésuchrétienne de se couronner, de se placer à la tête des foules et de les lancer à la conquête du royaume universel. Quelle armée aurait pu résister à l'attaque d'un roi à qui il suffit d'ouvrir la bouche pour faire descendre le feu du ciel, d'ordonner aux montagnes de s'écarter de son chemin et aux vents de se lever puisqu'il peut les apaiser !

L'imagination, qui, contrairement à ce que pensent les modernes, a toujours existé et, malgré tant de petits malins, a toujours été la muse des génies, s'est enflammée dans les masses et, voyant l'issue de la bataille entre le royaume du Fils de David et l'Empire – si Jésus-Christ était bien ce Fils de David –, n'a pas hésité, en lui demandant d'être roi, à réclamer la guerre.

Et la contradiction naît du « non » du héros du texte.

Pourquoi pas ? N'était-Il pas le Fils de David ? Et le Dieu des Hébreux n'avait-Il pas légué au Fils de David le royaume universel ? N'étaient-ils pas des Hébreux ? Pourquoi pas ?

Quel fils de l'homme, s'il se trouvait face à ce Pouvoir capable d'ouvrir la bouche et de se réaliser tel quel, ne l'ouvrirait pas aussitôt pour, non seulement mettre fin à toutes les maladies du monde, mais aussi, naturellement, anéantir tous les Pouvoirs meurtriers qui gouvernent la Terre, et, s'érigeant en roi universel, proclamer la Paix universelle sur le fondement d'une Justice toute-puissante régie par l'Esprit d'une Vérité éternelle ?

Le « non » du héros du texte à la couronne de David n'avait aucun sens pour les foules. Ni pour les pouvoirs du Temple.

Non ! Mais pourquoi donc non ? L'Écriture prophétique ne disait-elle pas à propos du Fils de David :

« Qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme pour que tu le visites ? Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as tout mis sous ses pieds. »

La Guerre finale du Fils de David était d'autant plus légitime que le Roi, à l'instar de cet Adam qui avait découvert la Source de la Jeunesse éternelle dans le fruit de l'Arbre de Vie, son Fils, le Fils d'Ève de la Prophétie, était investi d'un pouvoir surnaturel, imaginable uniquement chez Dieu lui-même, qui dit : « Que cela soit », et « Amen ».

On imagine aisément l'effervescence des foules lors de la multiplication des pains et des poissons. Le Fils de David était enfin né, la couronne de

Jérusalem lui appartenait, et à Jérusalem appartenait le trône du monde. Et amen.

« Roi, Roi, Roi ». L'écho du cri des foules résonne encore sur les collines d'Israël.

Mais le héros du texte devient le méchant du récit dès qu'on tourne la page. D'un simple geste de la main, le bonheur que l'on devine dans la rencontre entre le roi Messie et le peuple hébreu, et qui faisait vibrer les lignes des premiers chapitres au rythme d'un cœur qui, après un coma, revenait à la vie en se souvenant du tunnel dont il venait de sortir, petit à petit, pas à pas, coup après coup, vers après vers, le héros se dépouille de ses atours et se retrouve nu jusqu'à marcher vers le Golgotha, où il lève les bras et se laisse crucifier comme s'il s'agissait d'un vil malfaiteur. Soudain, le récit né avec la vocation d'une épopée renie sa vocation et se pare de drame, de tragédie. Et tous, les uns comme les autres, restent dans les ténèbres avec une question sur les lèvres : Pourquoi ?

Et un lecteur se lève et répond :

Car en disant qu'« il lui a tout soumis », c'est qu'il n'a rien laissé qu'il ne lui ait soumis. Pour l'instant, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis, mais nous voyons celui que Dieu a fait un peu inférieur aux anges, Jésus, couronné de gloire et d'honneur pour avoir souffert la mort, afin que, par la grâce de Dieu, il goûte la mort pour tous. Car il convenait que celui pour qui et par qui sont toutes choses, qui se proposait d'amener de nombreux enfants à la gloire, perfectionnât par les tribulations l'auteur de leur salut.

Et nous entrons désormais dans la Pensée du Christ, c'est-à-dire dans la Tête de ce Héros né pour jouer le rôle du méchant. Que voulez-vous, du pain pour aujourd'hui et la faim pour demain ? N'est-il pas préférable d'endurer la faim pendant un moment si c'est pour ne plus jamais la connaître ?

Il est facile de traverser l'enfer quand on ignore la durée du voyage et les peines et fatigues qu'il faudra laisser derrière soi, et même si la flamme de l'espoir tient à distance le feu des maux qu'il faut endurer, et comme toute

chose a une fin, on ne pourra jamais comparer cette souffrance et cet état de lutte constante à ceux de celui qui sait quel chemin il doit emprunter, combien de coups il va recevoir et combien de temps durera le voyage. C'est comme si le héros d'une tragédie prenait conscience de son existence à l'instant même du point final et devait revivre le prologue, mais cette fois en connaissant, ligne par ligne, l'histoire de sa vie. Le pain n'est plus le même, et l'eau n'aura plus le même goût pour lui.

Ainsi, lorsque les génies, en étudiant la Bible, comprirent que l'Ancien Testament était le scénario que devait apprendre le héros du Nouveau, de telle sorte que même son rêve était écrit, et ne croyant pas qu'un être humain puisse endurer un tel supplice — et, en effet, personne au monde ne naît en sachant —, et estimant qu'une telle chose était impossible, ils ont inventé le faux témoignage selon lequel le scénario jésuchrétienne aurait été écrit *post mortem*. Ninive tombait et les Hébreux écrivaient : « Dieu l'avait déjà dit », se trompant ainsi eux-mêmes et trompant le monde, ou du moins essayant de tromper le monde en faisant croire à l'existence d'un Dieu capable de lire dans l'avenir avec le même naturel que nous lisons un livre.

Les apôtres, disciples de cette école de « falsificateurs », inventèrent pour leur rabbin de Nazareth un scénario dans lequel ils mêlèrent la conception qu'avaient les Hébreux du Fils de David à la conception de la divinité qu'ils s'étaient forgée dans leurs rêves les plus romancés. Le résultat : un héros né d'un Dieu et d'une femme, qui conserve tous les attributs de son Père et tous ceux de sa Mère ; par l'Esprit, il est le Fils de Dieu, et par la chair, le fils de l'Homme. Il meurt, mais la mort ne peut le retenir, et il ressuscite, l'auteur préservant ainsi la cohérence entre le début et la fin.

En tant qu'écrivain, il faut l'avouer, l'Auteur de l'Évangile a écrit le livre le plus vendu au monde ; sa composition brise tous les moules, sa structure littéraire échappe à tous les genres, il s'érige comme unique en son genre. Le phénomène jésuchrétienne n'en est que plus merveilleux dans la mesure où l'Auteur était – du point de vue de l'histoire des lettres et des sciences – un véritable analphabète.

Mais contrairement à l'Auteur de l'Évangile, l'auteur de l'Épître aux Hébreux n'était pas, pour parler entre collègues, un rustre. Saul était un esprit cultivé, imprégné de la philosophie du judaïsme de son époque. Disons, à la

décharge de ses compatriotes, que ce ne sont pas les chrétiens qui ont été les premiers à apprendre à maîtriser les armes « de l'ennemi » afin de désarmer cet ennemi. Les Hébreux furent les premiers à utiliser les sciences classiques pour vaincre les Grecs avec leurs propres arguments. Ils vivaient parmi les Grecs. La séparation radicale entre Grecs et païens, à l'exception de quatre rabbins et demi, n'était pas connue à l'époque des Romains. Ce n'est qu'à la suite des persécutions que les Hébreux commencèrent à prendre leurs distances avec les païens lorsque ceux-ci devinrent chrétiens. Et lorsque les chrétiens devinrent un empire, cette séparation se transforma en abîme.

Saul s'oppose aux chrétiens du point de vue du judaïsme, tandis que, du point de vue du christianisme, Paul s'oppose aux Hébreux, pleinement conscient que le judaïsme était le mal des Hébreux et que leur salut résidait dans le christianisme. Selon sa pensée, le judaïsme était le résultat d'une accumulation d'erreurs qui, au lieu de faire marche arrière et de s'orienter vers la vérité, entraînait les Hébreux vers cet abîme dans lequel les Juifs s'enfonceraient et au fond duquel se trouvait l'Holocauste.

« Du pain pour un lendemain qui ne finira jamais et la faim pour un jour qui s'écoule comme de l'eau entre les doigts ! », telle fut la réponse de Paul au « Pourquoi » qui résonnait dans les déserts de Judée depuis le Calvaire :

Car tous, tant celui qui sanctifie que ceux qui sont sanctifiés, proviennent d'un seul ; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères, en disant : « Je proclamerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée. » Et ensuite : « Je mettrai ma confiance en Lui. » Et encore : « Me voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés. » En effet, de même que les enfants ont part au sang et à la chair, de même Il-a eu part à ces mêmes éléments afin de détruire par la mort celui qui tenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et de libérer ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie soumis à la servitude...

À quoi cela sert-il à l'Homme d'atteindre l'Immortalité si son Être devient le refuge d'un Mal infiniment plus nuisible, son esprit restant exposé à une maladie infiniment plus maligne ? Le Diable n'était-il pas, par hasard, un fils

de Dieu ? À quoi nous sert la Paix aujourd'hui et la Guerre demain et après-demain ? Et d'un autre côté, du point de vue de l'Auteur du Texte, comment un roi pourrait-il comprendre son peuple s'il ignore la raison pour laquelle l'Homme ne peut pas vivre selon un scénario préétabli ? N'était-il pas logique que, cherchant à faire comprendre à son Fils la nature de Sa création, Dieu l'ait fait homme afin qu'il comprenne par l'expérience, par l'être et non par les mots, ce qu'il ne comprendrait jamais par la théorie ?

Certes, certains disent que toute expérience peut s'exprimer par des mots, mais ce sont ceux qui n'ont guère vécu d'autres expériences que celles d'un animal de compagnie. Il y a des souffrances que l'on ne comprend qu'après les avoir vécues, et des joies que l'on ne saisit qu'en les traversant. Le contraire, comprendre sans vivre, est l'apanage des imbéciles. Et en arrivant à cette conclusion, je crois avoir donné un sens plus profond à un terme extrêmement dénaturé par le pouvoir politique, compte tenu de la bêtise qui règne dans la structure d'accès au pouvoir, où l'on constate que la médiocrité est la condition *sine qua non* du succès. La première condition pour être politicien est de donner l'impression de tout savoir, ce qui, à la longue, par habitude, produit l'effet psychanalytique parasymphatique de se croire soi-même l'imbécile qui sait vraiment tout. Et bien sûr, voilà où en est la démocratie.

Pour en revenir à Paul, notre sujet, si le lecteur en Saül, en tant que juif, réagissait au texte comme quelqu'un entraîné par la force séculière qui, depuis très longtemps, conduisait la nation des Israélites vers l'abîme de l'Holocauste, l'Hébreu en Paul répondait à la lecture du texte sacré avec l'esprit du jésucristianisme le plus profond, et, dirions-nous même, transgressait par écrit ce qui, par la parole, était interdit à tous les apôtres, à savoir révéler au public le mystère du Royaume des cieux. Et pourtant, c'est parce que les éclairs de cette « sagesse mystérieuse, interdite, dont on ne parlait qu'entre parfaits » lui échappaient des mains comme une lumière impossible à comprimer, à éteindre, que les siècles futurs, domaine des imbéciles, ont voulu accuser Paul d'être l'inventeur du christianisme.

L'invention du christianisme, en tant que mouvement littéraire dont le corps est réduit à un livre, fut l'œuvre des apôtres, dont Paul lui-même fut le fruit de la prédication. Car si c'est le héros du Livre lui-même qui lui apparaît

pour le salut des chrétiens, Saul n'écoute pas la doctrine de la bouche de Jésus, mais de celle de ses disciples. Ainsi, l'argument de *l'invention du christianisme* par saint Paul n'était qu'un discours d'imbéciles qui ne prouve rien d'autre que la facilité avec laquelle l'Argent et ses Sages couchent avec quiconque leur caresse les fesses.

Quel est donc le mystère du Royaume des cieux dont il leur était interdit de révéler les secrets au public « en public », alors que le discours des apôtres, destiné à faire bonne figure, est le suivant :

Car, comme on le sait, il n'a pas secouru les anges, mais la descendance d'Abraham. C'est pourquoi il devait devenir en tout semblable à ses frères, afin de devenir un Souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle dans les choses qui concernent Dieu, pour expier les péchés du peuple. Car, dans la mesure où lui-même a souffert en étant tenté, il est capable d'aider ceux qui sont tentés.

Quel mystère que celui-là ! Nous le déchiffrerons un peu plus loin, à mesure que nous nous frayerons un chemin à travers la forêt des siècles pour nous tenir, en pensée, devant l'auteur de cette Épître.

III

L'avenir du judaïsme

Pénétrons dans l'esprit de saint Paul. Situons-nous dans la période qui s'étend de la chute d'un Temple, fierté et fondement d'une nation, transformé par le mystère des siècles en « repaire de voleurs », jusqu'à l'édification d'un nouveau Temple, gloire des nations. Et analysons les causes de la chute du Temple des Juifs, scellée par un décret et portant le nom de celui qui avait érigé cet ancien Temple, le Dieu même des prophètes et Seigneur de Salomon.

Disons que, Dieu ayant été l'Auteur de ce Temple, il était tout à fait naturel que ce soit Lui qui donne l'ordre de sa destruction. Mais pourquoi ?

Eh bien, le Temple a abandonné Dieu pour l'or. Tout le Temple de Jérusalem avait été conçu pour être le trésor du Sanhédrin. Et ce trésor, comme celui de n'importe quel État, reposait sur les impôts. À la différence de n'importe quel État, qui offre des infrastructures en échange et doit maintenir la paix, la liberté et la justice grâce aux recettes fiscales de tous, l'État juif sacerdotal, bien que soumis à l'Empire sur le plan civil, offrait en échange de ses impôts sacrés : le pardon des péchés. Autrement dit, le péché était devenu la poule aux œufs d'or.

Et le péché devenant la source de l'impôt du Temple, il était tout à fait naturel que le prêtre cultive la conscience du peuple juif afin de faire de toute sa vie un péché, lui volant ainsi sa vie en échange d'une conscience pure et de la garantie du salut éternel.

Les effets de cette rupture de la relation entre Dieu et l'Homme sont illustrés dans l'Évangile sous la forme d'une société profondément schizophrénisée, terrain fertile à toutes sortes de maladies mentales et fief de toutes sortes de criminels sous des soutanes sacrées. C'est contre cette

perversion de la relation sacerdotale entre Dieu et l'Homme que se dresse le Christ et, ouvrant la bouche, ordonne sa chute. Le contraire – que Jésus se soit tu – aurait été un miracle, mais celui du Diable.

Au fil des siècles, nous assistons à une reproduction de la situation des Templiers de Jérusalem contre laquelle Dieu s'est dressé, et à un niveau plus large, dans l'attitude de l'Église romaine à la veille de la Réforme. Les papes avaient redécouvert la poule aux œufs d'or et, conscients de l'ignorance des peuples chrétiens de l'époque, au lieu de lutter contre cette ignorance, ils s'unirent pour en faire leur mine de diamants ; imitant les saints pères de cette Jérusalem des voleurs en tuniques sacrées, « les saints pères romains » ont cultivé la conscience chrétienne pour semer le péché et récolter, grâce aux indulgences, l'armée d'impôts avec laquelle la théocratie romaine a servi au Diable la division des Églises.

Nous avons donc sous les yeux, puisque nous nous sommes mis dans la peau de saint Paul, une véritable révolution. Un temple qui, sous prétexte d'être indestructible, puisque Dieu l'avait créé, s'était livré à l'animalité la plus avancée, et faisait face à sa destruction totale et définitive. À sa place, un groupe d'analphabètes (les apôtres) édifie un nouveau temple, non pas fait de pierres, mais fondé sur l'Esprit d'une foi surnaturelle, qui proclame haut et fort:

Vous donc, frères saints, qui participez à la vocation céleste, considérez l'Apôtre et le Souverain Pontife de notre confession, Jésus ; fidèle à Celui qui l'a créé, comme l'était Moïse dans toute sa maison. Et il est jugé digne d'une gloire bien plus grande que celle de Moïse, dans la mesure où la gloire de celui qui a construit la maison est bien plus grande que celle de la maison elle-même. Car toute maison est construite par quelqu'un, mais le Créateur de toutes choses, c'est Dieu. Et Moïse fut fidèle dans toute sa maison, en tant que ministre chargé de rendre témoignage aux choses qui devaient être dites ; mais le Christ est, en tant que Fils, à la tête de sa maison, dont nous sommes les membres, si nous conservons fermement jusqu'à la fin la confiance et la gloire de l'espérance.

Autrement dit, d'un Temple fondé sur l'ignorance de l'homme — car les Juifs n'ont pas reconnu l'existence du Fils de Dieu, au sujet duquel Moïse n'a

rien dit —, nous passons à un Temple spirituel fondé sur la connaissance de cette existence. Et grâce à cette nouvelle sagesse, l'homme cesse d'être un « corps de péché » pour devenir le « corps du Christ », ou, ce qui revient au même, tout achat et toute vente du pardon des péchés sont abolis, et en vertu de cette même loi jésuchrétienne : le pardon sacerdotal, en tant que marchandise, devenait et devient un crime contre Dieu et le salut des nations, et c'est pourquoi l'Église catholique, lors de la confession, accorde librement et volontairement ce pardon pour les fautes des chrétiens.

Mais nous voyons que dans l'Ancien Temple, ce « pardon » était soumis à un rite et coûtait le sacrifice d'un animal, quadrupède ou ailé, et si, à ses débuts, le pécheur apportait un animal de son propre cheptel, le Temple devint une écurie et une étable où le bétail attendait son pécheur, et le sacerdoce, devenant un monopole, cultiva le péché comme moyen d'attirer le pécheur vers son commerce... L'abomination que cette transmutation d'une réalité sainte en une autre répugnante représentait aux yeux de Dieu provoqua chez Jésus-Christ la célèbre explosion de colère que, bien des années plus tard, Luther, qui s'était élevé contre la répétition de cette situation abominable à l'échelle européenne que l'Église romaine était en train de mener à bien, voulut faire revivre dans sa protestation.

L'Église catholique a donc payé un prix très élevé pour sa conversion en une théocratie impériale où l'évêque de Rome devenait le Souverain Pontife, non pas à l'image de Jésus-Christ, mais à celle du Souverain Pontife du Temple des Juifs. Et pourtant, l'évêque de Rome est infallible, il n'a jamais péché, il ne peut se tromper, et il est saint. Amen.

Mais ceux qui élevaient l'édifice de l'Église catholique sur le fondement de l'Esprit, tout comme l'auteur de cette épître, étaient bien loin de se perdre dans des visions d'un avenir déjà écrit et, face auquel ils ne pouvaient rien faire, ce n'était pas leur problème. Ce qui leur incombait, c'était l'édification du christianisme.

Le christianisme est, avant tout et par-dessus tout, la continuation surnaturelle de la religion de Moïse, l'aboutissement final et définitif de l'espérance des patriarches. Dans le christianisme, c'est Dieu qui s'ouvre à toutes les nations, non pas pour les dominer par la terreur de sa toute-puissance, mais pour les faire participer à sa vie par l'amour du Créateur pour

sa création ; Dieu ne recherche pas, ne veut pas et ne se complaît pas dans la crainte d'un Créateur tout-puissant, Dieu recherche la réponse joyeuse et libre d'un fils à son Père. Le christianisme de Jésus, issu du judaïsme, est donc une révolution ontologique, existentielle, transcendante, eschatologique, mystique, divine, sublime, apothéotique, si hors du commun qu'elle n'aurait pu être conçue que dans l'esprit d'un fou. Comment concevoir que Dieu traite de fils sa propre créature, façonnée à partir de la boue ! Et pourtant, il était écrit dans leurs livres : « Il sera pour moi un fils et je serai pour lui un père », et de bien d'autres façons encore.

Le problème entre le christianisme de Jésus et le judaïsme de ce Temple était donc que l'adoption de l'Homme par Dieu en tant que fils impliquait la spiritualisation de l'être humain, c'est-à-dire son immunisation contre le Péché, et le Péché devenant un souvenir du Passé, toute la structure économique sur laquelle reposait l'État théocratique juif s'effondrait, et, étant eux-mêmes des pères et des saints, il était tout à fait naturel qu'entre eux et « ce fou » de Christ, Jésus de Nazareth, ce dernier doive être sacrifié.

Notons que lorsqu'on donne le choix entre « lui » et quelque chose d'autre, c'est toujours « lui » qui y perd, car il semble que personne n'aime qu'on lui donne le choix, et même la vérité elle-même est méprisée lorsqu'elle est présentée comme objet de choix. À ce point le comportement humain est-il schizophrénisé depuis la chute du Premier Homme !

Et ce qui importait le plus aux Apôtres, non pas en tant que fondateurs d'une nouvelle religion, mais en tant qu'hommes, c'était que le choix les concernant était une cause perdue d'avance et que le sort de Jésus, tôt ou tard, serait aussi le leur. Une tragédie, certes, mais qui les laissait libres de vaquer à leurs occupations et de ne pas perdre leur temps à tenter de faire changer d'avis les Juifs. Jésus-Christ s'était sacrifié pour eux, et ils devaient se sacrifier pour nous ; le reste n'était qu'une histoire à dormir debout.

C'est pourquoi, comme le dit le Saint-Esprit : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme lors de la rébellion, comme au jour de l'épreuve dans le désert, où vos pères m'ont tenté et mis à l'épreuve, et ont vu mes œuvres pendant quarante ans ; c'est pourquoi je me suis irrité contre cette génération, et j'ai dit : Ils s'égarent sans cesse dans leur

cœur et ne connaissent pas mes voies ; et ainsi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreraient pas dans mon repos ». Veillez, frères, à ce qu'il n'y ait parmi vous aucun cœur mauvais et incrédule qui s'éloigne du Dieu vivant ; mais exhortez-vous les uns les autres chaque jour, tant que dure cet « aujourd'hui », afin qu'aucun de vous ne s'endurcisse sous l'emprise de la séduction du péché. Car nous avons été rendus participants du Christ, à condition de conserver jusqu'à la fin la ferme confiance du commencement ; tandis qu'il est dit : « Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme lors de la rébellion ». Qui, en effet, se sont rebellés après avoir entendu ? N'étaient-ce pas tous ceux qui sont sortis d'Égypte sous la conduite de Moïse ? Et contre qui s'est-il irrité pendant quarante ans ? N'était-ce pas contre ceux qui ont péché, dont les cadavres sont tombés dans le désert ? Et à qui d'autre qu'aux désobéissants a-t-il juré qu'ils n'entreraient pas dans le repos ? En effet, nous voyons qu'ils n'ont pas pu y entrer à cause de leur incrédulité.

Clôture de la discussion qui s'est traduite, en termes historiques, par la décision du Concile de l'an 49 apr. J.-C. de rompre définitivement tout dialogue en faveur du judéo-christianisme.

Le Juif – hier comme aujourd'hui – n'a qu'une seule option : son intégration dans l'humanité, et l'humanité étant soumise au Fils de Dieu, l'avenir du judaïsme réside dans sa conversion au christianisme, car le judaïsme était avant tout et par-dessus tout un rejet de l'humanité, une haine de l'Homme en tant qu'homme et une déclaration de supériorité de la race juive sur toutes les nations.

Autrement dit, selon la loi de la sagesse qui veut que chacun soit tourmenté par ce dont il tourmente les autres, le judaïsme a trouvé dans le nazisme son maître à jouer, l'Holocauste ayant enterré à jamais le concept du Juif en tant que race supérieure appelée à dominer toutes les nations, doctrine schizophrénique d'une grande dangerosité suicidaire et homicide qui perdure encore au sein de l'État d'Israël, comme on peut le constater sur Internet. Et qui, en perdurant, continue de cultiver dans la société israélienne la folie de la destinée de la race juive...

IV

L'avenir de l'Église

En parlant entre enfants de Dieu et en adoptant le langage créateur comme celui qui est naturel à notre pensée, lorsqu'il s'agit de voir Dieu à l'œuvre, il n'y a pas de meilleure image de départ que celle du mouvement de son Esprit sur les eaux, en l'occurrence, du Temps. En transposant cette contemplation sur la terre ferme, disons que, à mesure que Dieu avance sur le champ des siècles, les éléments s'incarnent et prennent vie de manière intelligente, conformément à l'action que Dieu a en Pensée. Nous pouvons également comparer ce Mouvement aux pages d'un livre dont le support n'est pas le papier mais la Vie elle-même ; les siècles en sont les chapitres, et ils s'écrivent au fur et à mesure que Dieu avance « sur les eaux des millénaires ». Dans cette Action du Créateur, le Présent est toujours le champ d'action se rapportant à la Vie, le Passé la Mémoire de la Création et l'Avenir est toujours la vision du Mouvement Universel par Celui qui le dirige par sa Pensée et le produit par sa Volonté.

Sur le terrain des créatures, des acteurs du moment, la comparaison de l'Histoire à un Grand Théâtre, si l'on en saisit le sens à partir de l'Action Créatrice et si l'on considère la Vie depuis cette perspective, ceux qui, vivant ce Mouvement, n'ont pas pu atteindre la vision de l'Esprit sous le poulx omniscient et tout-puissant duquel se déroule le Drame de l'Humanité, ne se sont pas beaucoup trompés. Nous pouvons parler de « théâtre d'opérations », car le genre humain se trouve, d'une part, en guerre civile perpétuelle et, d'autre part, en guerre universelle pour la survie, mais nous pouvons très difficilement donner raison à ceux qui confondent ce Grand théâtre d'opérations avec un théâtre de marionnettes.

Ce n'est ni un cirque de clowns ni une comédie que le genre auquel appartient notre Histoire. À l'origine, c'était une épopée, une lyrique de l'existence sur des lignes d'étoiles, une grande épopée chantée au clair de lune par un amoureux de l'aube, l'aurore enchantée récitant des poèmes dans les bras des siècles, l'augure des générations accueillant par des baisers les voix qui lui parviennent du futur, des rêves magiques tissant des vocations *in utero*, ah, offrez-moi des gâteaux aux raisins secs, baignez-moi d'eau de citron, entourez-moi de bras de cocotiers, je suis Saron, un lys des vallées, un œillet des océans, le souffle du vent, le rire des montagnes, une pluie de sang sur le désert, mon jour est un grand moment, ma nuit l'adieu de celui qui quitte la scène pour et à cause de vous !

Celui de la Volonté duquel tout dépend ne l'a pas voulu, pas plus que celui qui dépend de cette Volonté pour Être, et pourtant, le Grand Théâtre de la Vie du Genre Humain est devenu une Tragédie, une de ces grandes tragédies qui renferment en elles d'innombrables drames, la poudre à canon qui détruit dans sa chair d'innombrables nations, le fleuve des passions remplissant le seau dans lequel se noieront des rêves indicibles, le bûcher des Manifestes, la Guerre éternelle, un plat de viande d'enfant à une roupie la livre, le litre de sang vierge à un centime, la mâchoire d'un âne pour briser la tête du Corps du Christ, la Grande Tragédie, une fosse toujours ouverte dévorant des générations, des enfants des ténèbres vendant leurs âmes pour l'empire des soupirs, la nuit des loups qui ne finit jamais, le barde ne se peint pas de taches sur les joues, mais des inscriptions de guerre : « Mort, mort à l'infidèle, à celui d'en bas, à celui d'en haut, mort, mort, danse, maudit, ne perds pas le rythme, le courage se mesure sur le champ des os, bois la moelle des os du Christ. Ô César, le baiser de la Fraternité des esprits brûle comme le venin d'un scorpion... purs, subtils, légers et bienveillants... ne laisse pas le poète entonner des hymnes au Seigneur des enfants, voici la preuve, son mal s'étend d'une mer à l'autre et a déjà pris racine depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la mer des Bretons, bientôt ils réclameront ta tête, et l'Empire des Romains, celui des Barbares, et même celui de celui qui n'est encore qu'un fœtus sera banni de la surface du globe, César, feu, feu !....

Nous avons donc, en résolvant les mystères, compris que celui qui fut et celui qui est ne font qu'un, la manifestation de la pensée de cet Esprit qui, par sa Volonté, dirige l'Histoire, qui, par ses Paroles, écrit la Mémoire de

l'Humanité et qui, parmi les pierres, se choisit des enfants et des serviteurs ; Il ouvre ses bras et la terre se met en mouvement, Il s'habille de chair et devient Peuple. Et chacun d'entre nous, tant ceux qui sommes ici que ceux qui ont été, nous jouons tous notre rôle sur la scène des siècles, chacun vivant son propre scénario à plein régime, sans concession, une passion sauvage qui se transforme en intelligence pour élever à sa plus haute expression la puissance de l'Être, la musculature de la pensée forgée dans les forges des siècles, broie les nerfs, durcit les ligaments, que sa tête soit dure comme le basalte et que ses os soient comme du fer, créé pour être de coton et que sa peau ait le goût du raisin sec, forgeron, batteur de métaux, qu'il transpire du sang et respire du feu. Ô Dieu, qui croira qu'en dévorant tes enfants, tu ne te lèveras pas pour précipiter jusqu'en enfer l'infâme ennemi !

Voici Paul, et Pierre, Jacques et Thomas, Philippe, Matthieu, Judas Alphée, et Sébastien, et... une forêt qui avance, portée au rythme de l'Esprit à travers le champ des Millénaires.

Il n'y a pas de division parmi les fils de Dieu ; y en a-t-il parmi les arbres de la forêt ? Parmi les soldats qui adorent leur roi et avancent comme un seul corps à la rencontre de l'ennemi ? « Que vois-tu, homme ? ! » « Je vois des arbres qui marchent. » Eh bien, marche toi aussi. Et lance un cri de guerre : Alléluia !

Les Alléluias retentissent, car l'Hier est passé, l'Aujourd'hui est là et le Demain naît à l'horizon naissant, car tant qu'il y a l'Esprit, il y a un Avenir pour l'Homme.

Comment, alors, comprendre Paul ou Pierre sans l'Esprit ? La science et les livres peuvent-ils remplacer la vie de l'Esprit ? Et puisque l'Esprit est un seul et même Esprit, dans quelle mesure la vision de l'arbre peut-elle différer de celle de la forêt ? N'est-ce pas la vie de la forêt qui anime celle de l'arbre ? Ou bien l'arbre pourrait-il subsister sans la forêt ? La joie de l'arbre n'est-elle pas d'être la forêt ? Ah, arrosez mes os de jus de raisins secs, nourrissez ma chair de crème de noix de coco, asseyez-vous à mon ombre, voyez comme la fraîcheur de mes doigts au vent est agréable, contemplez l'horizon des siècles tandis que vous vous reposez sur ma poitrine ! Ne voyez-vous pas ces lumières sur la colline de l'Ouest ? C'est l'Avenir qui se lève au plus profond de vos enfants, respirez leurs voix, sentez leurs pieds sur le sol, collez votre oreille à

mon écorce, écoutez leurs chants et leurs jeux, des oiseaux s'envolent, faits d'un métal si subtil que même un enfant peut en déplacer la masse par la seule force de sa pensée ; la Nature, toute parée en fée marraine, fait en sorte que les éléments eux-mêmes portent dans leurs paumes des peuples entiers au-dessus des eaux des océans.

Contemplez l'avenir et puisez des forces pour le présent ; ce que vous sèmerez, vos enfants le récolteront.

Si vous me mettez le feu, je brûlerai, et qui vous donnera de l'ombre quand le Soleil sera en feu ?

Qu'ont-ils vu, au juste, Paul et Pierre, Jacques et Jean, Philippe et Thomas, Matthieu et Judas Alphée, et les autres ? Car chacun de nous regarde vers l'avenir depuis le siècle où nous vivons, et puisque l'avenir est pour eux ce que le passé est pour nous, et que nous faisons tous partie du même Mouvement, la question est pertinente et en même temps pleine d'énigmes et de mystère.

Nous ! C'est nous qu'ils ont vus !

Ils ont tout fait pour nous. Ils se sont rendus à l'abattoir pour nous, ils ont tout donné pour nous, ils sont montés sur la croix pour nous. Ils nous ont vus et n'ont pas hésité, ils se sont levés et, avec eux, la forêt s'est mise en marche ! Et ils ont été pour les Patriarches et les Prophètes ce que nous avons été pour eux : l'avenir, le lendemain qu'ils ont vu, assis à la lisière de la forêt, au bord des eaux sur lesquelles l'Esprit s'est mis en marche jusqu'à nous rejoindre. Et l'Esprit continuera d'avancer jusqu'à les rejoindre, cet Avenir que nous voyons depuis cette rive, de l'autre côté de celle d'où ils nous ont vus.

Dieu ne s'arrête pas. La forêt s'arrête pour reprendre son souffle, mais les éléments poursuivent leur œuvre. Il en va de même pour Dieu. Et depuis le cœur du Créateur, quel bonheur que le repos !

Mais revenons à Paul et à ses Hébreux.

V

Jésus-Christ, Souverain Pontife universel

Craignons donc que, alors que la promesse d'entrer dans son repos subsiste encore, certains d'entre vous ne croient être arrivés trop tard. Car, tout comme à eux, ce message s'adresse également à nous : et cela n'a servi à rien à ceux-là d'avoir entendu la parole, puisqu'ils l'ont écoutée sans foi. Entrons donc dans le repos, nous qui avons cru, selon ce qu'il a dit : « Comme il l'a juré dans sa colère : Ils n'entreront pas dans mon repos », bien que les œuvres fussent achevées depuis la création du monde. Car dans un certain passage, il parle ainsi du septième jour : « Et Dieu se reposa le septième jour de toutes ses œuvres ». Et dans celui-ci, il dit encore : « Ils n'entreront pas dans mon repos ». Il reste donc que certains doivent entrer dans le repos, et ceux à qui la bonne nouvelle a d'abord été annoncée n'y sont pas entrés à cause de leur obstination ; il désigne à nouveau un jour, « aujourd'hui », déclarant par la bouche de David, après tant de temps, ce qui a été dit plus haut : « Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ». En effet, si Josué les avait fait entrer dans le repos, il (David) ne parlerait pas d'un autre jour après ce qui a été dit. Il reste donc un autre repos pour le peuple de Dieu. Et celui qui est entré dans son repos se repose aussi de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes. Hâtons-nous donc d'entrer dans ce repos, afin que personne ne tombe dans ce même exemple de désobéissance. Car la parole de Dieu est vivante, efficace et plus tranchante qu'une épée à double tranchant ; elle pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures et à la moelle, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui ne soit manifestée en sa présence ; au contraire, toutes sont nues et exposées aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte. Ayant donc un grand Souverain Sacrificateur qui a pénétré dans les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, restons fermes dans notre confession. Notre Grand Prêtre n'est pas de ceux qui ne peuvent compatir à nos faiblesses ; au

contraire, il a été tenté en tout comme nous, à l'exception du péché. Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin de recevoir miséricorde et de trouver grâce pour une aide opportune

Et puisque la vision de l'avenir est la source du mouvement et que seul un fou ou un démon se dirige vers l'enfer, la question est tout à fait naturelle : quelle Église les apôtres ont-ils vue ? Ils furent les bâtisseurs de l'Église, et avançant dans la direction de son édification, et personne ne pouvant rien faire sans avoir d'abord vu le plan de l'édifice, à l'instar de Moïse lui-même lorsqu'on lui dit : « Fais tout selon ce qui t'est montré », il est tout à fait naturel que nous nous interroguions sur les plans de l'Église qui furent montrés aux bâtisseurs et selon la vision desquels ils se mirent à l'œuvre.

L'Église que Paul et Pierre ont vue était-elle cette Église romaine des Xe et XIe siècles, vouée à la sorcellerie, au meurtre, avec des chiens pour évêques, une école de criminels de la pire espèce, au point que le diable vêtu d'une soutane s'éleva en chef des évêques ?

Ou bien l'Église pour laquelle Paul et Pierre sont morts était-elle cette autre vision de l'Église romaine des XIIe au XIVe siècles, qui s'est vautrée dans la boue et a transformé toute la chrétienté en ce que les pontifes juifs ont fait de tout le judaïsme mondial : une mine d'or ?

Ou bien l'Église dont les pierres ont été sanctifiées par l'aspersion du sang des premiers chrétiens était-elle cette Église romaine entièrement mise au service d'une famille du XVe siècle, et l'Église catholique l'esclave d'un tel « seigneur » ?

Ou bien l'Église pour laquelle les apôtres ont tout enduré sera-t-elle l'Église du XXIe siècle, Corps divin dont la Tête est le Pontife éternel, Jésus-Christ, et où personne n'ose se nommer Pontife ni se proclamer Patriarche, et où tous les évêques sont frères dans le même Dieu et serviteurs du même Seigneur ? Car il est écrit :

« Béni soit celui qui fléchit les genoux devant Dieu » !

Nous sommes en guerre contre l'Enfer. Dieu est en état de guerre contre la Mort depuis le jour où Satan, « l'ancien serpent », a utilisé le premier homme

comme arme de guerre contre le Saint-Esprit. Et nous ne voyons pas que la Victoire soit accomplie. Mais comme l'a dit saint Paul : « Nous voyons bien Celui qui, en se plaçant à la tête, a été couronné pour son obéissance jusqu'à la croix, afin de nous conduire à la victoire finale : Jésus-Christ ! ». Et qui est celui qui s'endort en plein champ de bataille alors que le feu fait rage et que le sang coule à flots ?

Or, en ce qui concerne le pontificat-patriarcat, nous savons que nul ne peut se tenir debout devant le Dieu de l'Éternité, réalité qui s'est manifestée dans l'abolition du sacerdoce hébreu, car, ne pouvant revêtir le Saint, il était impossible au sacerdoce d'atteindre la sainteté par le vêtement temporel, de sorte que Dieu en disposa ainsi : le Pontife étant le seul à pouvoir se frayer un chemin jusqu'à la présence de Dieu, et parce qu'aucune créature ne peut se tenir debout devant son Créateur, Dieu voulut que Celui qui est toujours debout, son Fils, implore à genoux devant son Trône pour nous, et qu'par l'Amour, il obtienne de l'Tout-Puissant ce que, par la Crainte, personne n'a pu lui acheter avec de l'or.

Serait-ce là la vision que Paul et Pierre eurent du nouveau sacerdoce, couronné par le pontificat éternel du Fils unique de Dieu, toute seigneurie d'un serviteur sur les serviteurs du Seigneur Jésus, unique pontife universel, étant abolie par son couronnement ?

Ou bien serait-ce la vision du sacerdoce chrétien qu'ont eue Pierre et Paul, celle que ces papes et patriarches théocrates ont incarnée dans leur chair et leur corps, eux qui ont revendiqué pour eux-mêmes l'*Imperium* et se sont couronnés de trois couronnes, chefs d'armées, semeurs de zizanie parmi les nations chrétiennes, instigateurs de guerres fratricides et, en tout sauf dans le titre, empereurs par vocation ?

Or, nous savons que l'Église céleste est éternelle et que son mouvement dans le temps répond à une même réalité : Jésus-Christ est son Souverain Pontife universel, et personne au Ciel n'ose se proclamer pontife. Il est la Tête du Corps de l'Église de Dieu, et ce Corps, tout comme la forêt ne peut ni exister ni subsister sans les arbres, est le fruit de l'existence des Églises des peuples qui composent le Royaume de Dieu. L'obéissance de toutes les Églises va à leur Tête, Jésus-Christ, et tous les évêques des Églises sont soumis au Seul Seigneur éternel de l'Église de Dieu : Jésus-Christ. Sur les Églises de son

Royaume, le Seigneur a placé ses Pasteurs, comme on le voit dans sa Révélation, et c'est par eux qu'Il administre les Églises ; et ces Pasteurs, ne faisant qu'un avec le Pasteur universel, Jésus-Christ, servent Dieu Tout-Puissant en « paissant ses troupeaux », c'est-à-dire nous tous, sa Création. Qui donc tiendra debout devant le Dieu de l'Éternité et de l'Infini ? C'est pourquoi, puisque nul ne peut se tenir debout devant l'Éternel, Dieu a élevé son Fils au Pontificat universel, afin que toute la Création ait pour Seigneur son Fils ; et comme il est tout à fait naturel que le Fils vive en son Père, tous les peuples trouvent en Jésus-Christ le Pontife qui trouve en Dieu un Cœur bienveillant à leurs supplications et un Esprit qui se répand par sa prière.

Comme au Ciel... ainsi sur Terre !!

Ainsi, les Églises étant au service du Seigneur en tant que Pasteur universel et éternel, et leur mission consistant à « paître les troupeaux de Dieu », nous, sa Création, le modèle de travail dont disposent les pasteurs sur Terre est celui que le Seigneur a exposé lors du premier concile apostolique universel, c'est-à-dire en l'an 49, où les apôtres, en tant que pasteurs des différentes Églises, se sont réunis dans le même Esprit pour, en tant que frères ayant hérité de Dieu et administrant cet héritage au nom du Seigneur – Jésus-Christ étant l'héritier final et originel de toutes choses –, maintenir unis les troupeaux de leur Seigneur et les défendre contre l'enfer.

Mais si la Vision du Mouvement de l'Esprit de Dieu à travers les « eaux des millénaires », que Dieu a montrée à ses apôtres, s'arrêtait là, nous ne comprendrions pas et ne pourrions pas comprendre la racine de cette Épître et des autres, qu'elles soient de Paul, de Pierre, de Jacques ou de Jean. Et comme je l'ai déjà dit plus haut, l'Esprit de Dieu étend le regard de ses enfants vers la fin vers laquelle Il marche ; il est donc tout à fait naturel que, les fiançailles entre le Christ et son Église s'étant accomplies lors de la Résurrection, les fiançailles entre le Christ et son Église, le fruit de cette Union éternelle ait donné naissance à une descendance future, au sujet de laquelle Paul écrivait aux Romains en disant : « car la création attend avec impatience la révélation des enfants de Dieu », c'est-à-dire la naissance de cette descendance de Jésus-Christ, le Seigneur, et de l'Église, son Épouse. Car les apôtres étaient des enfants de Dieu, qui le mettrait en doute ? Et pourtant, c'est Paul, un enfant de Dieu, qui affirme que la création attend avec

impatience la manifestation des enfants de Dieu. Et si « elle l'attendait », c'est que la génération que la création attendait avec impatience « se trouvait » dans le sein de l'Église.

Et comme toute Épouse scelle son mariage par des arrhes, dans ce cas-ci divines, cet anneau sacré étant celui par lequel l'Épouse du Seigneur est reconnue, personne n'ignore que c'est l'Église catholique qui est la Mère de ces enfants de Dieu « dont toute la création attendait la naissance », et en l'apercevant à l'horizon, Paul la saluait, au nom de tous les apôtres, en écrivant à notre sujet, nous en qui se manifeste la gloire de la liberté des enfants de Dieu.

En effet, le serviteur est soumis en tout à son Seigneur, et le devoir et le décret sont son lot ; mais le fils entre et sort librement de la Maison comme celui qui travaille pour lui-même, et sa part est la liberté et la volonté de son Père. Ainsi, le Seigneur n'a aucun secret pour son fils, tandis que pour son serviteur, ce sont le devoir et le décret qui régissent tout. Or, la Mère est en tout la Dame de la Maison en ce qui concerne l'administration du service rendu au Seigneur, son Époux ; l'honneur de son Époux repose sur le sien, et puisque sa gloire réside dans la descendance qu'elle porte de son Seigneur et Époux, la liberté de ses enfants est sa gloire et la gloire de ses enfants est la sienne. Il en résulte que celui à qui Dieu donne sa gloire, personne ne la lui enlève ; et, étant fils du Seigneur, son obéissance va à son Père, et le serviteur devant accomplir son travail : celui qui, contre son devoir, fait le contraire de ce pour quoi il a été engagé, rompt le contrat avec son Seigneur et est chassé de la Maison du Seigneur. Car tant que le fils est enfant, il ne peut se lever pour défendre sa Mère contre des serviteurs infâmes, mais une fois devenu homme, il est en tout Héritier et agit dans sa Maison pour la gloire de son Père.

C'est donc Dieu, l'Éternel et l'Omniscient, qui est à l'origine de tout Mouvement, et tout ce qui bouge procède du souffle de son Esprit qui, répandant sa Pensée à travers l'Univers, ordonne l'Histoire de la Plénitude des Nations vers la Fin du Livre de la Vie de l'Homme sur Terre, à savoir la Victoire totale et absolue sur l'Enfer et la Mort. Et c'est dans ce Champ que nous évoluons tous, enfants, serviteurs et Peuple, chacun un arbre de la Forêt de la Vie, chacun un soldat des Armées du Seigneur, avançant à l'unisson, sans division, et c'est en étant tous, dans l'individualité « de l'Homme », que nous

trouvons la gloire du Créateur, qui, tout en faisant avancer le Siècle tout entier, fixe son regard sur chacun de nous et guide nos pas à travers la scène de l'Histoire, à la recherche d'un effet unique, fruit de l'effort de tous.

Chacun doit se regarder en Lui, car c'est dans Ses Yeux que se trouve le miroir qui reflète notre véritable réalité. Et si la force de l'homme consiste à vivre debout devant ses semblables, la malédiction étant de fléchir les genoux devant un autre homme, notre gloire est de fléchir les genoux devant le Roi que le Dieu de l'Éternité nous a donné à tous. Sa Volonté est Sagesse et Salut. Y désobéir, se montrer réticent, la conditionner, et dans le cas extrême, se rebeller, c'est se lever en guerre contre le Roi. Ce que chacun donne, il le recevra : l'obéissance apportera la gloire, tandis que la désobéissance entraînera la rupture du contrat entre lui et le Seigneur de toutes les Églises, Jésus-Christ, Pontife universel et éternel, le Pasteur des pasteurs des troupeaux de son Père dans les cieux.

Ainsi sur la Terre qu'au Ciel !

VI

Le véritable visage du Christ

Nous avons déjà vu que l'édification de l'Église catholique s'est accomplie selon un modèle céleste, fondé sur l'unigeniture de Jésus-Christ, afin que le prêtre, puisant sa vie en Celui qui ne peut être détruit ni subir la corruption, la Vérité de l'Infini : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et le Saint-Esprit est Dieu, elle demeure « sans division » pour l'éternité dans les cieux. Mais comme la division entre les Églises existe ici sur Terre, il découle de cette vision historique que leurs auteurs, les uns parce qu'ils n'ont pas compris cette Vérité — comme on le voit dans la question du « Filioque » —, et les autres parce qu'ils ont fait de cette Vérité une idole de lettres — comme on le voit dans la question de la « foi seule » —, les uns comme les autres et tous ensemble, et que celui qui est sans péché jette la première pierre, ont perdu la vue et, aveuglés depuis des siècles, ont été incapables de voir le Modèle du Temple qui avait été montré aux Bâisseurs de l'Église.

On nous dira que, ces fils de Dieu, de la descendance d'Abraham, étant morts, prétendre voir ce qu'ils ont vu relève davantage de la médiumnité que de l'intelligence vivante. Sur ce point, je leur donnerais entièrement raison si, en effet, comme le disent certains, Dieu était mort. Le Manifeste de la Raison n'étant rien d'autre que le hurlement d'un millénaire une heure avant de perdre la raison et de se lancer dans le champ de Gog et Magog pour la conquête du monde par des guerres mondiales, l'excuse ne tient pas et le Modèle demeure. Or, afin de ne pas passer pour un rêveur, articulons notre pensée à partir de la logique et convenons avec nos maîtres que ce qui ne peut être saisi directement peut l'être indirectement ; selon cette méthode, celui qui ne sait pas ce qu'est la chaleur et ne connaît que le froid pourra au moins déduire, par déduction a contrario, ce qu'est la chaleur à partir de ce qu'est le froid. Et bien

que le recours à l'expérience sensorielle soit le dernier recours, sa légitimité est garantie par le fait que son existence est le principe même de la vie, le principe rationnel par excellence.

Or, si ce que nous ne voyons pas peut être appréhendé par ce que nous voyons, en déduisant des contraires la nature de ce que nous recherchons à partir de ce dont nous disposons, si nous adoptons comme point de référence rationnel la structure du Temple de Jérusalem qui fit bouillir le sang de Jésus-Christ afin d'obtenir la vision réelle du Nouveau Temple, en déduisant le contraire de ce qu'était celui-ci, il est d'abord nécessaire de passer au crible cette structure et, en suivant la méthode logique, par opposition des propriétés, nous parviendrons, bien qu'indirectement, à la véritable structure de l'édifice que Dieu montrera à ses enfants, les apôtres et les bâtisseurs de son Église.

Résumons donc pourquoi Dieu a rasé cette structure sacerdotale juive.

Au départ et par excellence, la religion des Juifs s'était transformée en une entreprise commerciale. Cette conclusion est mise en lumière par le fait que leurs « évêques » ne croyaient pas à la résurrection des morts, une étape ultime que même les religions des païens les plus grossiers n'avaient pas atteinte, la résurrection des âmes étant un thème universel au point que ce credo constitue la caractéristique typique même du phénomène religieux. Ainsi, là où il y a religion, il existe une structure sociale orientée vers un modèle de résurrection populaire bien défini, et là où il n'y a pas de croyance en la résurrection des âmes, parler de religion revient à se livrer à une hypocrisie sans limites. Et pourtant, alors que les Juifs se considéraient comme « la race supérieure » et leur religion comme la plus noble et la plus élevée des croyances, leur clergé avait dégénéré en l'athéisme le plus infâme que l'on puisse imaginer. L'athée qui agit conformément à ses convictions est infiniment plus semblable à Dieu que celui qui, ne croyant pas en Dieu, se pare de la robe sacerdotale.

L'issue de ce modèle sacerdotal jérusalémite ne pouvait être autre que celle que nous dépeint l'Évangile : un monopole industriel dont le produit était le péché, et par conséquent, même respirer était un péché, dont l'expiation coûtait selon les moyens de chacun. Toute la Mishna et le Talmud de Jérusalem avaient pour fonction de multiplier les lois et les commandements

au point de rendre impossible la vie de la conscience hébraïque dans le cadre de la Nature. Toute la théologie juive avait pour but d'instiller au peuple une doctrine du péché et de l'expiation, contre de l'argent, de telle sorte que, dans le cadre religieux entre les limites duquel le Juif évoluait, chaque pas fût un péché et chaque geste un délit contre une loi de la Mishna ou du Talmud. Suivant ce modèle, le Temple et ses « pontifes » devinrent de grands percepteurs d'impôts, dont la fortune dépendait de l'ignorance du peuple et de son asservissement nécessaire aux lois infinies dont les clans aaronites avaient accablé la conscience des enfants d'Israël.

Il était tout à fait naturel que, soumis à une telle relation, dont le but était de transformer le croyant en une mine d'or, et parce que la relation de l'homme avec son Créateur était devenue une « affaire sacrée », que le Fils de Dieu ait eu la nausée face à cette théologie et que son sang se soit mis à bouillir contre ce repaire de voleurs qui, dissimulant leur patte de loup sous des titres pompeux et des vêtements sacrés, avaient fait de Dieu un fouet avec lequel fustiger le dos de la Nation.

Les effets d'une telle perversion de la relation entre Dieu et son peuple finirent par conduire les Israélites à un état épidémique de folie – « possédés de toutes parts » – et à une misère indescriptible – « la lèpre collective » – que nous dépeint l'Évangile, effets qui, à cette époque, ne se manifestaient dans aucune nation de la civilisation régie par le droit romain, et dénoncent, par leur singularité, la cause à l'origine d'un tel pathétisme social, déterminant de la haine entre Jésus-Christ et le Temple. Le pontificat aaronite haïssait Jésus-Christ parce qu'il était le miroir dans lequel se reflétait son véritable visage, et, bien qu'horrifié par lui-même, n'étant pas disposé à renoncer à sa mine d'or, il se trouvait face à l'alternative : « eux ou le Christ ».

Jésus-Christ donne une voix à l'impuissance des enfants d'Israël, massacrés spirituellement par une caste sacerdotale dont l'immoralité et le despotisme ne connaissaient pas de limites et qui avait fait du péché sa théologie, transformant la Torah en un arbre maudit dont les branches maléfiques, la Mishná et le Talmud, faisaient du fruit du péché – dans l'obscurité du Sanctuaire – de l'or béni. Et comme l'adoration de l'or l'emporte chez l'homme animal sur la force de l'adoration de l'Esprit, et l'or étant le dieu des pontifes juifs, il était tout à fait naturel que le Pentateuque et les Prophètes

soient reconvertis en instruments au service de l'enrichissement des clans pontificaux de Jérusalem, dont le résultat fut la Mishnah et le Talmud, ou comment faire de Dieu un esclave au service d'une caste sacerdotale.

Telle est donc la vision qu'ont les Hébreux une fois que Jésus-Christ leur a ôté la poutre de l'œil et qu'ils voient de leurs propres yeux la véritable réalité du Temple juif. Et ce sera, par déduction logique, le modèle opposé au Temple que Jésus-Christ, désormais le Seigneur, présente depuis le Ciel à ses frères spirituels sur Terre et co-bâtisseurs de son Église universelle. En voyant cela, au nom de tous, saint Paul écrit ainsi :

En effet, tout souverain sacrificateur tiré du milieu des hommes est établi en faveur des hommes pour les choses qui concernent Dieu, afin d'offrir des offrandes et des sacrifices pour les péchés, pour qu'il puisse avoir compassion des ignorants et de ceux qui s'égarent, puisqu'il est lui-même entouré de faiblesse, et qu'à cause de celle-ci, il doit offrir lui-même des sacrifices pour les péchés, tout comme pour le peuple. Et personne ne s'attribue cet honneur de lui-même, si ce n'est celui qui est appelé par Dieu, comme Aaron. Ainsi, le Christ ne s'est pas exalté lui-même en devenant Souverain Sacrificateur, mais c'est Celui qui lui a dit : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré ». Et conformément à cela, il dit ailleurs : « Tu es prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech ». Ayant offert, au cours de sa vie mortelle, des prières et des supplications avec de puissants cris et des larmes à celui qui avait le pouvoir de le sauver de la mort, il a été exaucé en raison de sa crainte respectueuse. Et bien qu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par ses souffrances ; et, ayant été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la source du salut éternel, déclaré par Dieu Souverain Sacerdote selon l'ordre de Melchisédech.

D'où l'on voit que, tout comme ce Melchisédech, sans antécédents ni origine, Dieu instaure un pontificat éternel, un seul Souverain Sacrificateur, Jésus-Christ, en qui le Fils lui-même adore le Père, et en qui le Fils de Dieu s'unit à toute la création pour adorer Dieu. La finalité de la religion cesse d'être l'or obtenu par le péché pour devenir le Chemin vers la vie éternelle dans la foi en Jésus-Christ. Et ce sera là la pierre angulaire sur la solidité et

l'indestructibilité de laquelle reposera le Nouveau Temple, la Maison de l'Église de Dieu, qui naît pour être l'Épouse du Seigneur et maintenir vivante la Vérité éternelle.

En revanche, par conséquent, tous les dons divins sont offerts gratuitement – comme on le voit dans les sacrements – et la fin sacrée du Nouveau Sacerdoce n'est pas de cultiver le péché pour, grâce à son abondance, récolter de l'or, « contre les indulgences », par exemple, mais d'éradiquer le péché de l'humanité par l'édification de la foi en Jésus-Christ chez chaque homme.

Si, dans le Premier – en excusant ici l'inexcusable –, ce fut le renoncement du sacerdoce à la sanctification du peuple, en baissant les bras dans sa lutte contre le péché, qui le conduisit à s'allier à l'ennemi, et, tenté par le fruit du péché – l'or –, l'Ancien Temple s'est livré à une orgie de folie et de misère, dans le Dernier, qui reprend le Témoignage de la sanctification de l'humanité, le péché est abhorré en tant que moyen d'enrichissement du sacerdoce et, par conséquent, le pardon est offert gratuitement.

Ce n'est donc pas un Temple fondé sur le pouvoir issu des richesses que les Apôtres ont à l'esprit lorsqu'ils se consacrent à l'édification de l'Église. Le Nouveau Sacerdoce est l'Image de Jésus-Christ parmi les nations, le reflet pur du Pontife éternel dans le cristal de l'esprit humain, la substance de l'esprit jésuchrétienne incarnée afin de maintenir vivante la foi parmi les nations de la Terre et d'être la vérité éternelle faite créature dans le Ciel. Et comme Il ne dépend que de Dieu, le Sacerdoce chrétien dépend exclusivement de Lui, son Seigneur.

C'est pourquoi Paul n'osa pas seulement faire taire Pierre, Jacques et Jean, mais, en tant qu'expression pure de cette Image divine, sa vision de l'avenir du christianisme lui ouvrit la voie, lors du Concile de l'an 49, à la rupture définitive et finale avec le judaïsme. Non pas parce que Jésus-Christ ne l'aurait pas approuvée, mais parce que, par amour pour les Hébreux, leurs frères en Abraham, les Disciples cédaient là où toute concession était impossible.

C'est bien de vouloir sauver le monde, et plus encore ses frères de sang, mais – en se souvenant du Maître – à quoi cela sert-il à l'homme de sauver le monde s'il perd son âme ?

Quel est donc le modèle de sacerdoce et d'Église que le Seigneur montre du Ciel à ses apôtres ? Car personne ne croira que l'Église est une invention spontanée, en croissance évolutive et dépendante des époques. Dieu ne joue pas aux dés ! Celui qui construit se sert d'un plan, à moins que n'importe qui puisse bâtir une maison sans même avoir de connaissances en maçonnerie et en menuiserie, ce qui, dans l'esprit de certains, est nécessaire pour rehausser la gloire de Dieu, au point qu'un rustre puisse donner des leçons à un magicien ; or, nous ne voyons pas que l'Intelligence créatrice s'accorde avec un tel discours, mais bien au contraire que l'Acte créateur repose sur une Omniscience planificatrice qui, comme on le voit dans les Psaumes de David, trace sur le « papier » chaque trait du mouvement à exécuter pour atteindre le but recherché. Et conformément à cette Nécessité, Dieu met de côté, pour l'Enfant Jésus, une *Intervention Magique* dans l'Univers.

Il n'y a pas, dans l'esprit des Bâisseurs qui suivent cette méthode, d'action spontanée soumise à une dynamique d'improvisation au fur et à mesure. Jésus-Christ n'en a pas eu non plus. Dieu a tracé des lignes et s'est mis en mouvement, et selon l'Omniscience Créatrice, tout s'ordonne pour la concrétisation du Projet Sauveur. Et il est tout à fait naturel que celui qui est dans Sa Main ce que la scie l'est dans celle du menuisier et le fil à plomb dans celle du maçon, et parce qu'il n'est pas une matière morte mais vivante, participe à la contemplation du Plan et s'adapte à l'action en fonction de ce qui lui incombe, les Apôtres ayant ainsi sous les yeux la véritable nature de l'Église de Jésus-Christ.

À ce sujet, nous avons beaucoup à dire, des choses difficiles à comprendre, car vos oreilles sont devenues lourdes. En effet, vous qui, après tant de temps, devriez être des maîtres, vous avez besoin que quelqu'un vous enseigne à nouveau les premiers rudiments des oracles divins, et vous en êtes arrivés au point d'avoir besoin de lait plutôt que de nourriture solide. Car quiconque se nourrit de lait n'est pas capable de comprendre la doctrine de la justice, car il est encore un enfant ; mais la nourriture solide est destinée aux parfaits, ceux qui, par l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien du mal.

En effet, nous observons comment l'Apôtre constate, de son vivant, « la foi qui se corrompt », dont parlera Pierre. Et si, alors qu'ils étaient encore parmi nous, « la foi » se laissait déjà séduire par l'éclat des choses anciennes, nous ne voyons pas comment ils n'auraient pas pu prévoir ce qu'il adviendrait de la foi une fois que les siècles auraient effacé leur existence. Ainsi, ayant un Modèle divin et la foi ayant été soumise à la corruption, comme on peut le lire dans le Livre de l'Histoire universelle, il revient aux Églises nées de cette foi de se regarder dans le miroir et de voir si le visage qu'elles y voient est celui du Christ ou celui de... qui sait. D'où il ressort, en définitive, que l'Église de Dieu en Jésus-Christ, en tant qu'expression vivante de la Vérité éternelle, ne s'adapte pas aux siècles et aux tendances des peuples ; car, en affirmant que le Saint-Esprit est Dieu, la vie du sacerdoce est immuable dans ses fondements, et ce sont au contraire les nations qui doivent concilier l'avenir de leurs sociétés avec la vérité éternelle du christianisme.

Les tendances suicidaires de l'humanité constituent un argument qui n'a besoin d'autre preuve que le livre de l'Histoire ; et comme seule la foi s'est révélée être la porte de la victoire contre les crises de civilisation, ce n'est pas à la foi de s'adapter à une crise causée par cette tendance suicidaire, dont l'humanité souffre depuis la Chute et qui n'a pas encore été définitivement guérie. L'une des caractéristiques les plus évidentes de cette tendance suicidaire est le déni de l'existence d'une « crise », ce qui a pour conséquence que les mesures décisives pour y remédier sont mises en œuvre trop tardivement pour en éviter les effets sur les sociétés. Et le symptôme qui permet de mesurer l'intensité d'une crise de civilisation — comme on peut le lire dans le Livre de l'Histoire — se manifeste par la perte de la morale universelle, l'abandon de l'Être à des tendances hédonistes non soumises à la loi naturelle, le mépris de la vie humaine et sa réduction à un simple bien, et, en définitive, la destruction de la ligne qui sépare le bien du mal par la mise en scène de l'argument du Diable : « La fin justifie les moyens ».

Que le prêtre, le pasteur et toutes les Églises se regardent donc dans le miroir et jugent si le visage qu'ils y voient est celui de Jésus-Christ ou celui de celui auquel ils appartiennent : au patriarche de Moscou, au pape de Rome, à l'archevêque de Cantorbéry, ou à celui de... Car l'Heure viendra où le Seigneur

jugera ses serviteurs, et celui en qui Il ne trouvera pas le reflet de Son Visage « sera jeté dehors pour être piétiné par les hommes ». Que deviendra donc le sacerdoce chrétien si, au lieu d'être le miroir de l'Esprit de l'Éternité, les évêques s'alignent sur les temps pour éliminer de l'Église l'esprit du Seigneur ? Celui-ci a dit, en parlant de sa Maison — car chacun est maître chez soi : « Dehors les chiens, les sorciers, les fornicateurs, les meurtriers, les idolâtres et tous ceux qui aiment et pratiquent le mensonge ». Et puisque Dieu a créé l'Homme à son image et à sa ressemblance, Jésus-Christ étant le Modèle pour les serviteurs et le Modèle pour les enfants de Dieu, et que chacun reflète sur son visage Celui qui se penche sur son être pour lui donner son essence et sa substance éternelles, comment le serviteur s'alliera-t-il aux pouvoirs de son temps sans rompre son Contrat avec le Seigneur ? Et si le serviteur rompt son contrat par son rejet du Modèle sacerdotal jésuchrétienne, qui est centré sur l'Homme et trouve son fondement dans la Vierge immaculée de la création, en laquelle se manifeste le Mystère de la toute-puissance du Dieu de l'Éternité, son Mystère sacré, tous ceux qui suivent de tels rebelles contre le Seigneur, à qui, par la puissance des temps, ils prétendent imposer leurs lois dans sa Maison, ne tomberont-ils pas dans la même condamnation que ces serviteurs sans Seigneur ?

Le sacerdoce chrétien parfait, par conséquent, selon le modèle duquel les apôtres ont édifié le Nouveau Temple, infiniment plus glorieux que l'Ancien — et pourtant Moïse devait lever les yeux vers lui, bien qu'il fût imparfait par rapport à l'Ancien —, et parce que la gloire impérissable du sacerdoce chrétien échappait à la capacité de vision de l'être humain, Dieu a voulu l'incarner afin que, en le touchant et en le voyant, les bâtisseurs agissent selon les sens et non selon une théorie plus ou moins bien conçue. Ainsi, ayant établi une fois pour toutes le modèle du sacerdoce éternel en Jésus-Christ, Celui-ci est l'horizon vers lequel l'Église a marché et contre lequel la mort s'est sans cesse jetée depuis le commencement ; et en ces temps présents, elle s'est revêtue de modernité pour servir les temps et leurs pouvoirs contre le Seigneur de la foi.

Que les patriarches, les archevêques et les évêques s'interrogent donc, et que chaque homme regarde en face ceux sur les lèvres desquels le Seigneur a déposé la doctrine de l'éternité, et si, à travers les paroles, il est impossible de discerner chez certains ceux qu'ils servent, et que d'autres font

de leurs œuvres un instrument de corruption de la Vraie Réalité, c'est l'âme de chacun qui est en jeu, et il n'est pas chrétien de laisser quelque chose d'aussi personnel entre les mains des traditions, des modernités ou des jeux de mots, des déclarations, des émotions et des amours dont le fruit final est la ruine de l'âme. Ou bien puis-je acheter mon âme au prix du monde ? Aussi poétique que puisse paraître cet amour universel, il cache le piège d'un diable gordien, car cet aventurier passionné oublie que celui qui a perdu son âme en chemin, comment sauvera-t-il son prochain alors qu'il n'a pas su se sauver lui-même ?

Ce que Paul a dit au Concile face aux évêques, c'est ce qu'un enfant de Dieu doit aujourd'hui dire aux patriarches et aux archevêques : « Non au sacerdoce des femmes, non au sacerdoce homosexuel. »

Le sacerdoce imparfait fondé sur le mariage ne peut s'imposer au sacerdoce parfait de l'Épouse du Seigneur sans provoquer la colère de Dieu. Mais si quelqu'un croit pouvoir tirer Dieu par la barbe, qu'il le fasse.

VII

Jésus-Christ, Chef spirituel de la Création

C'est pourquoi, laissant de côté les doctrines élémentaires concernant le Christ, tendons vers la perfection, sans revenir aux fondements de la pénitence, des œuvres mortes et de la foi en Dieu, de la doctrine sur les baptêmes, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel. Et c'est ce que nous ferons si Dieu le permet. Car ceux qui, une fois éclairés, ont goûté au don céleste et ont été rendus participants du Saint-Esprit, ont goûté à la beauté de la parole de Dieu et aux merveilles du siècle à venir, et qui sont tombés dans l'apostasie, il leur est impossible d'être à nouveau ramenés à la pénitence, car ils crucifient de nouveau pour eux-mêmes le Fils de Dieu et l'exposent à l'opprobre. Car la terre qui absorbe souvent la pluie qui tombe sur elle et produit des plantes utiles à celui qui la cultive recevra les bénédictions de Dieu ; mais celle qui produit des épines et des ronces est réprouvée et sur le point d'être maudite, et sa fin sera le feu

Notons que les controverses entre théologiens concernant la paternité de l'Épître aux Hébreux, qui remettent en cause l'autorité des premiers chrétiens pour diverses raisons, n'ont pas lieu d'être. Ce paragraphe montre clairement que c'est à nouveau Paul, le grand défenseur du Christ contre le judéo-christianisme, qui martèle devant la communauté chrétienne ce qu'il avait défendu en privé lors du Concile de l'an 49 apr. J.-C. devant les apôtres et les premiers évêques. Lorsque nous suivons le cours de l'histoire de Jérusalem depuis la Résurrection jusqu'à sa destruction par les Romains, nous voyons comment le judaïsme a tenté d'absorber le christianisme et a voulu tirer parti de l'universalisme apostolique pour proclamer une guerre sainte d'indépendance contre l'Empire, dans laquelle, finalement, face à

l'attitude de Paul — qui fait figure de norme pour toutes les Églises —, le judaïsme s'est lancé de son propre chef. Qui est l'apostat auquel Paul fait référence, sinon le judéo-chrétien qui se convertit dans l'espoir de convertir ainsi le Christ au judaïsme ? Or, ce n'est pas le chrétien qui doit devenir juif, mais le juif qui doit devenir chrétien.

Il n'y a pas de rapprochement possible entre la lumière et les ténèbres, la justice et la corruption, la liberté et la censure, la paix et la guerre, le christianisme et la science du bien et du mal. C'est la créature qui doit se convertir et accepter la Vérité dans toute sa réalité naturelle et surnaturelle ; ce n'est pas le Créateur qui doit renoncer à sa Personnalité, mais la créature qui doit abandonner la loi de la science du bien et du mal, se relever de la poussière et lutter pour sa Vie selon la loi de l'Univers.

Les morts sont morts et la parole des morts ne vaut rien. Seule la Parole de Dieu est éternelle et, par conséquent, elle est l'étoile polaire qui guide la créature dans son voyage à travers l'existence. Mais, comme le dit Paul, curieusement et parce que le monde est soumis à la loi de la science du bien et du mal, il y a ceux qui, bien qu'élevés dans la foi, ont encore besoin de lait maternel, comme pour dire que, sans le vouloir mais en le voulant, ils regrettent cette loi maudite dans le four de laquelle l'enfer, sous laquelle vit le monde, cuit la chair humaine pour le plaisir des démons qui, reniant l'Homme en tant qu'être spirituel, ont fait profession de foi animale et, se déclarant animaux, préfèrent la loi de la jungle à la Loi de la Vérité éternelle.

Le christianisme, hier comme aujourd'hui et demain, en tant que système pédagogique parfait, doit regarder vers l'avenir depuis le présent, de sorte que, n'étant pas soumis aux changements des temps, la formation de l'Être reste toujours soumise au Modèle éternel ; le christianisme, de la même manière qu'un voyageur ne peut adapter son objectif aux variations du terrain, ne peut soumettre sa Loi aux circonstances des temps. Même en adaptant sa marche aux aléas du chemin, le Nord reste là où se trouve le Nord. L'étoile polaire du christianisme est Jésus-Christ, et en tant que Modèle universel de l'Être, ce n'est pas le siècle qui doit imposer sa loi, mais le monde qui doit évoluer au sein de sa Loi.

Le Créateur entre dans le corps de sa Création afin de racheter sa créature de la poussière, et jamais dans l'intention de bénir son séjour dans

les profondeurs de l'enfer où le Paradis a sombré à cause des événements connus. Parce qu'ils sont connus et que leurs effets sont vécus dans la chair, le chrétien, à la suite de son Créateur, tend inexorablement et ouvertement à vivre à la lumière de la Loi de l'éternité, qui abhorre infiniment la loi de la science du bien et du mal et préfère mille fois la mort plutôt que de conclure un pacte avec le diable.

La Résurrection de Jésus-Christ est un Discours. C'est le Dieu de l'Éternité qui parle. Et celui qui parle se certifie en tout ce qu'il a dit et signe et scelle du sang de la Croix afin que le monde entier voie la Sagesse de celui qui s'est fait analphabète auprès de ses créatures afin de faire de nous ses enfants, c'est-à-dire participants de toutes les richesses de son Être. Et si, à ses enfants, de la descendance d'Abraham, il a ouvert son être à la Puissance sans limites qui se trouve dans la Parole, à ses enfants, de la descendance du Christ, le même Dieu et Père de tous leur ouvre les richesses de cette Sagesse créatrice qui réside dans tous les secrets du Créateur. En effet, l'Homme, qui est l'Avenir de la vie sur Terre, ayant été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, l'Avenir de l'Homme était l'Intelligence sans limites, dont l'Humanité a été privée par la Chute. Mais Dieu, comme nous le savons déjà par l'Église – et si Elle ne nous l'avait pas dit, nous ne le saurions pas –, a juré par son sang qu'à la fin des temps, lorsque justice aurait été faite, sa Création se relèverait de la poussière et là où régnait l'ignorance, il y aurait une connaissance sans mesure.

Bien que nous parlions ainsi, nous avons néanmoins confiance en vous, très chers, et nous attendons de vous quelque chose de meilleur et de plus propice au salut. Car Dieu n'est pas injuste au point d'oublier votre œuvre et l'amour que vous avez manifesté envers son nom, en ayant servi les saints et en persévérant à les servir. Nous souhaitons que chacun d'entre vous fasse preuve jusqu'à la fin de la même diligence pour atteindre l'espérance, non pas en vous décourageant, mais en vous rendant imitateurs de ceux qui, par la foi et la patience, ont atteint l'héritage des promesses. Lorsque Dieu fit la promesse à Abraham, n'ayant personne de plus grand par qui jurer, il jura par lui-même, en disant : « Je te bénirai abondamment, je te multiplierai grandement. » Et ainsi, en espérant avec patience, il obtint la promesse. Car

les hommes ont coutume de jurer par quelqu'un de plus grand, et le serment met fin à toute controverse entre eux et leur sert de garantie. C'est pourquoi, voulant montrer solennellement aux héritiers de la promesse l'immuabilité de son dessein, Dieu a interposé le serment, afin que, par deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous ayons un ferme réconfort, nous qui courons jusqu'à ce que nous atteignons l'espérance qui nous est proposée. Espérance que nous avons comme une ancre sûre et solide pour notre âme, et qui pénètre jusqu'au-delà du voile, là où Jésus est entré pour nous en tant que précurseur, établi Souverain Sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech.

À ce sujet – à savoir que sans l'Église, nous aurions connu l'Origine du Monde –, il faut s'élever pour faire taire ceux qui, dans leur ignorance – si ce n'est leur folie, comme le montrera la réponse finale à leur déclaration initiale –, ont affirmé que, puisque la lettre existe, l'Église n'est pas nécessaire. Une stupidité crasse qui fait honneur à la nécessité de la mort du Christ et fonde la Rédemption sur l'ignorance, alors que « la créature », une fois nourrie, regarde la mère qui l'a mise au monde et la chasse de sa vie une fois son besoin satisfait ; n'ayant plus besoin d'elle, pourquoi voudrait-elle de la mère qui l'a mise au monde ? Telle est l'attitude sous-humaine, inhumaine et bestiale que le « petit » de la Réforme a répandue dans le monde chrétien.

J'ignore si une telle attitude mérite davantage de réponse que celle qui s'impose : l'autocritique et le repentir pour un comportement aussi insensé. Que cette attitude soit le résultat de la folie d'un cercle de serviteurs du Seigneur, très bien ! Que le Seigneur s'en charge ; ce qui nous incombe, c'est d'agir conformément au Modèle que nous voyons dans l'Évangile ; et si le Fils tout-puissant de Dieu lui-même, une fois passée l'Heure des Ténèbres, a pardonné les reniements de Pierre, qui sommes-nous pour condamner ce que le Fils tout-puissant de Dieu n'a pas pris en compte ? Tout ce que nous savons, c'est qu'une fois la Résurrection accomplie, Pierre n'a plus jamais rechuté, et s'il avait rechuté, alors la sentence de Paul se serait également appliquée à Pierre, car Dieu, comme le dit son Évangile, ne fait pas acception de personnes.

D'où il ressort que si Pierre avait utilisé le pardon de son Maître pour retomber, il aurait fait de l'apostasie la doctrine des serviteurs de son Seigneur ; par cette même apostasie, ce n'est plus Jésus-Christ qui serait son Seigneur, mais le Diable lui-même. À ce sujet, et de même que les enfants ne peuvent être jugés pour les crimes de leurs pères, les évêques actuellement en fonction ne peuvent pas non plus être jugés pour les péchés de leurs prédécesseurs, car chacun est jugé pour ses propres délits, et Dieu serait un juge corrompu et misérable s'il jugeait le fils vivant pour les délits commis par un père décédé ou s'il jetait en prison un administrateur fidèle pour le détournement de fonds de son prédécesseur à ce poste.

Chacun est l'auteur de ses propres actes, et c'est une erreur tout aussi grande que de fonder la sainteté sur la gloire d'un défunt, en affirmant que, par la gloire de Pierre, tous ses successeurs sont sanctifiés, et que ceux-ci sont absous de leurs crimes par la gloire d'un saint, que de condamner tous les évêques pour le délit d'un pécheur. Car lorsque Paul dit que par un seul homme nous avons tous été condamnés, il considère celui-ci comme la « tête » de tous.

Ainsi, et parce qu'il y eut crime et délit — à savoir que l'évêque de Rome était la « tête » de toutes les Églises et non exclusivement de l'Église romaine —, la Réforme a agi en conséquence et selon la justice divine en condamnant tous les catholiques pour le délit de « cette tête ». En effet, Paul dit que le Christ fut le modèle d'Adam. Et puisque le Christ est la Tête de l'Homme, il est tout à fait naturel qu'Adam fût celle de son monde, et lorsque la tête tomba, il était juste que tout son corps s'effondre. Mais la justice de Dieu étant incorruptible, d'une part parce que Dieu ne peut se tromper, et d'autre part parce qu'il aime la Vérité par-dessus tout, il était impossible que le corps ne meure pas lorsque la Tête mourut, en parlant d'Adam. D'où il ressort que c'est l'évêque de Rome qui vit par l'Église et non l'Église qui vit par l'évêque de Rome, le Corps du Christ, c'est-à-dire l'Église catholique, devant sa vie non pas à l'évêque de Rome mais à Jésus-Christ, sa Tête, qui, étant indestructible et incorruptible, ne peut en aucun cas mourir, et contrairement à Adam, qui, en mourant, a entraîné tout son corps vers la mort, Jésus-Christ, Dieu Fils unique, ne pouvant mourir, maintient éternellement vivant le sien.

Et si l'évêque de Rome avait été la Tête de l'Église catholique, le jugement de la Réforme contre le crime impénitent de la Curie romaine impériale aurait certainement été juste, et l'Église catholique, si elle avait dépendu du « Saint-Père » le pape pour vivre, aurait subi le même sort que le corps d'Adam après la mort de sa tête.

Ce n'étant pas le cas, mais Jésus-Christ étant la Tête universelle de toutes les Églises, chaque serviteur du Seigneur répond de ses délits devant le Juge de l'Univers. Car, Dieu ayant souffert, dans son innocence immaculée, du meurtre commis contre son Fils Adam, il était sage que Dieu ne remette plus jamais, à jamais, sa Création dans cette situation ; c'est pourquoi il a établi une fois pour toutes que le Chef spirituel de toute sa Création serait son Fils, Roi éternel de son Peuple universel et unique Pontife universel de son Église.

Ainsi, en nous unissant tous à Celui-là même qui nous soutient par sa foi, nous devenons, par cette Volonté de Celui qui, par sa Volonté, a tout créé, une même réalité de l'Être en qui nous sommes tous une seule et même chose, le corps de Celui qui est pour tous la Tête, pour les uns comme Seigneur, pour les autres comme Roi, pour d'autres encore comme Frère, pour d'autres comme Père, mais pour tous le même Jésus-Christ, aujourd'hui et pour toujours : le Roi universel et l'unique Seigneur éternel, aux pieds duquel le Dieu de l'éternité et de l'infini a placé toutes choses, celles du Ciel comme celles de la Terre. Car s'il est vrai que la fondation du Nouveau Royaume de Dieu a eu lieu ici sur Terre, il n'en est pas moins vrai que la Création tout entière a été comprise dans les limites de cette fondation, et que tant les fils de Dieu « qui ne sont pas de cette création », comme le dira aussitôt Paul, que les fils de Dieu nés d'Abraham, tous ont été soumis à la Couronne du Fils de Dieu.

VIII

Jésus-Christ, Pontife universel et éternel

Or, ce Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut, qui alla à la rencontre d'Abraham alors qu'il revenait après avoir vaincu les rois, et qui le bénit, à qui il donna la dîme de tout, est d'abord interprété comme roi de justice, puis aussi comme roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix. Sans père, sans mère, sans généalogie, sans commencement de ses jours ni fin de sa vie, il ressemble en cela au Fils de Dieu, qui est prêtre pour toujours. Et voyez combien il est grand, lui à qui le patriarche Abraham a donné la dîme du meilleur du butin. Les fils de Lévi qui reçoivent le sacerdoce ont en leur faveur un précepte de la Loi, en vertu duquel ils peuvent recevoir la dîme du peuple, c'est-à-dire de leurs frères, bien qu'ils soient eux aussi de la lignée d'Abraham. Au contraire, celui-là, qui ne descendait pas d'Abraham, a reçu les dîmes d'Abraham et a béni celui à qui les promesses avaient été faites. Il ne fait aucun doute que le plus jeune est béni par le plus âgé. Et ici, ce sont certes des hommes mortels qui reçoivent les dîmes, mais là, c'est celui dont on atteste qu'il vit. Car il était encore dans les entrailles de son père lorsque Melchisédech vint à sa rencontre.

D'où l'on voit que, dans le cadre de l'Adoration de la Création, nous nous tournons vers son Créateur, et que, parce que lors de sa Chute, la créature « s'est inventé un dieu » doté des Attributs de la Divinité mais dépourvu de sa Personnalité, c'est-à-dire un Être sans Esprit, Dieu lui-même s'est dressé contre cette Invention et, en disant « JE SUIS CELUI QUI SUIS », Dieu a rempli

son Être de l'Esprit dont on voulait le priver, et il l'a fait au point de remettre entre les mains de son Saint-Esprit tous et chacun des attributs de la divinité.

Voilà pour la réponse du Dieu de l'Éternité et de l'Infini aux religions antiques, dont le dénominateur commun était l'adoration des attributs et la transformation de Dieu en une idole de pouvoir, caractéristique universelle commune à toutes les religions non chrétiennes existant sur Terre.

Mais nous observons dans l'histoire des religions anciennes que la créature est en soi incapable de procéder à l'adoration naturelle due à son Divin Créateur, et, fixant son regard sur ce qui ne possède pas les attributs de la divinité, elle tend à adorer Dieu pour sa toute-puissance et sa puissance infinie, et à bannir du Créateur Celui qui dit « JE SUIS ». Et pourtant, nous savons avec certitude que c'est par cet Esprit que Dieu mérite toute adoration et que, s'il ne s'agissait que de la puissance seule, la religion serait l'affaire des démons, pour qui la gloire réside dans la puissance.

Notre histoire nous enseigne, à travers des leçons dures, que la frontière qui sépare le prêtre du démon est très ténue, et que le passage de l'un à l'autre commence lorsque le prêtre ne cherche pas en Dieu « CELUI QUI EST », mais cherche Dieu pour Sa puissance ; car il est tout à fait naturel que celui qui ambitionne la toute-puissance se tourne vers Celui qui est Tout-Puissant, cherchant dans Sa gloire sa propre gloire. C'est une loi que nous avons observée au cours des cinq derniers millénaires et nous continuons à voir comment la religion, soumise à l'impossibilité décrite ci-dessus, au lieu d'engendrer des saints, devient source de monstrueux assassins, à la loi desquels le christianisme n'a en aucun cas échappé, comme nous le voyons dans l'histoire de la papauté, dans la Réforme et dans l'histoire orthodoxe de Byzance.

De cette perpétuation de l'ancienne loi dans le monde chrétien, nous comprenons que la liberté des enfants de Dieu est venue au monde sous forme de promesse, et qu'elle s'est maintenue au sein de l'Église catholique de la même manière que la descendance de l'Épouse se trouve dans les entrailles de celle-ci. La chrétienté étant soumise à la même loi qui avait provoqué la destruction de tant de civilisations, il était tout à fait naturel que le Fils de Dieu voie dans l'avenir la division des Églises et prophétise la « Nuit des évêques » au sein des paraboles du semeur ; et, en même temps, le

Mariage sacré s'étant accompli en vertu duquel s'accomplissait l'Écriture qui dit : « Tu chercheras avec ardeur ton Époux, qui te dominera », le fondement du christianisme s'étant établi par ce Mariage sur un rocher indestructible, la corruption inhérente à la loi en vigueur ne pouvait détruire la Promesse écrite par ce même Paul, lorsqu'il dit que « toute la création attend la manifestation des enfants de Dieu », c'est-à-dire nous, qui, nés de ce Mariage éternel, ne sommes plus soumis à l'ancienne loi et, par conséquent, l'Ignorance à laquelle était confinée la Prêtrise n'a aucun pouvoir sur nous.

Car celui qui sert est l'esclave de celui qu'il sert tant qu'il est à son service, et, étant soumis aux ordres de celui qui l'emploie, il ne participe pas à la liberté de celui qui est fils de celui-là même qu'il sert ; en effet, étant soumis à la loi de l'obéissance due à ses chaînes, il est lié par décret et par mandat à celui qui est son maître. Soumise à l'ordre, l'obéissance du serviteur procède de l'ordre et non de la connaissance, car celui qui commande dispose et celui qui obéit ne pose pas de questions ; mais le fils de ce même maître entre et sort librement de la maison de son père, et la connaissance précède l'action, étant donné que, son père étant ce qu'il est, et même si l'ordre est le même, le Maître n'a pas de secrets pour son fils et lui explique le pourquoi des choses, tandis que le serviteur est limité à l'action.

L'Église soumet donc à la servitude, comme il est écrit : « Tu rechercheras avec ardeur ton mari, qui te dominera », et parce que la religion fut ainsi établie, il était impossible, en parlant maintenant du monde naturel, que l'homme puisse par lui-même adorer Dieu « pour ce qu'il est », car ne connaissant Dieu que par ses attributs, la divinité de celui qui a dit « Je suis celui qui suis » était obscurcie par la vision de la puissance de celui qui fendait les eaux de la mer pour ouvrir la voie à sa création. Ainsi, comme il était impossible à l'homme d'atteindre la véritable connaissance de son Esprit, Dieu a disposé que Celui qui vit en lui vienne à notre rencontre et nous révèle « celui qui est » en « celui qui était », nous enseignant à adorer la Divinité non pas en raison de sa toute-puissance, mais en raison de son Esprit. C'est pourquoi Paul a utilisé la comparaison entre Jésus-Christ et Melchisédech. D'une part, d'autre part :

« Car si la perfection venait du sacerdoce lévitique (puisque c'est sous celui-ci que le peuple a reçu la Loi), pourquoi aurait-il fallu susciter un autre prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, et ne pas le nommer selon l'ordre d'Aaron ? » Le sacerdoce ayant changé, la Loi doit nécessairement changer elle aussi. Or, celui dont il est question ici appartient à une autre tribu, dont aucun membre ne s'est consacré à l'autel. Car il est notoire que Notre Seigneur est né de Juda, tribu à laquelle Moïse n'a rien dit concernant le sacerdoce. Et cela est encore bien plus évident dans l'hypothèse où, à l'image de Melchisédech, se lève un autre Prêtre, institué non pas en vertu du précepte d'une loi charnelle, mais d'une puissance de vie indestructible, car c'est de Lui que l'on rend ce témoignage : « Tu es prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech ». Cela annonce l'abrogation du mandat précédent en raison de son inefficacité et de son inutilité, car la Loi n'a rien mené à la perfection, mais n'a été qu'une introduction à une meilleure espérance, par laquelle nous nous approchons de Dieu.

Nous constatons donc que, déjà chez Abraham, battait l'Espérance du Salut universel, et bien qu'elle fût encore une Promesse, sa force était telle qu'elle vainquit la puissance de son sang et leva son bras vers le ciel, armé de fer, pour sacrifier son propre fils unique sur l'autel de l'Incarnation. Dieu n'appelle pas Abraham son serviteur, mais son Ami. Et dans cette Amitié, où bat la Connaissance Parfaite de l'Ami Divin, refusée à l'Humanité en raison de la Chute et de ses effets universels, nous avons au sein d'Israël le Christ, la Religion fondée non pas sur l'Adoration du Pouvoir, mais sur la vision de l'Esprit dont il est dit : « JE SUIS CELUI QUI SUIS ». Mais lorsque vient l'Heure de l'Incarnation, nous constatons que l'Ancienne Loi devait poursuivre son Chemin jusqu'à nous, la Descendance au cœur même du Christ, « la manifestation des enfants de Dieu que toute la création attendait avec impatience », et Jésus devant tendre le bras, à l'instar d'Abraham, bien que dans ce cas contre l'Empire du Monde, le christianisme devait tracer son chemin à la manière dont l'avait fait le peuple né de l'obéissance d'Abraham, à cette différence près, bien sûr, que cette obéissance a donné naissance à l'Église, et celle-ci, étant l'Épouse du Seigneur, est désormais une religion éternelle et se trouve dans la Maison de son Époux en tant que Dame chargée de tout ce qui concerne la Maison de son Seigneur, c'est-à-dire l'Adoration de

Dieu en tant qu'Esprit et non en tant que Pouvoir, car le Pouvoir appartient au Seigneur, son Époux.

La corruption réside dans l'élévation de celui qui est serviteur au trône de son Seigneur, revendiquant pour lui-même les pouvoirs de son Seigneur, et justifiant cette corruption par les nécessités de l'époque. Car, comme nous le savons, celui qui a pour Seigneur son Époux reçoit de son Seigneur Époux tous les pouvoirs nécessaires au gouvernement de sa Maison et se voit confier les Clés de celle-ci tant que le Seigneur est absent de la Maison ; mais ce pouvoir concerne la Maison de son Seigneur, et non celle du voisin, pour ainsi dire, l'extension du pouvoir des clés du royaume des cieux aux portes de l'Enfer étant une perversion naturelle issue de la corruption intrinsèque à l'Ignorance sous l'emprise de laquelle le serviteur agit tandis que son seigneur est en voyage loin de sa maison.

Ainsi, Dieu s'étant incarné afin de permettre aux sens de percevoir son Esprit, la Révolution fondatrice du christianisme vint mettre sur la table l'Espérance du salut universel qu'Abraham porta dans son esprit tous les jours de sa vie et qui, par le mariage du Christ avec l'Église, cette Espérance recueillie au sein de Celui qui est Éternel, traversa les millénaires sur la mer tumultueuse des siècles dans la barque indestructible de la Divinité de son Fondateur. En effet, l'ancienne religion étant un pouvoir soumis à l'arbitraire du chef du moment, Dieu a vaincu d'avance l'aboutissement de la corruption sous la montagne de crimes de laquelle s'effondrait l'ancien Temple, et qui menacerait le Nouveau Temple, en établissant pour l'Église un seul et unique chef universel, son Fils. Et comme la création a sombré dans la Chute en raison de la volonté de ceux qui, en tant que chefs religieux de leurs mondes, ont conduit leurs corps à la guerre contre le Saint-Esprit, Dieu a aboli toute couronne et tout pouvoir, a fait de tous les peuples un seul, les a fusionnés en un seul et unique peuple et a donné pour Chef à tout son Royaume un seul Roi et Seigneur, son Fils, afin que, son Chef étant indestructible, le Corps de la Création participe à l'Éternité propre à son Créateur, et, la Volonté du Roi et Seigneur étant l'Impulsion surnaturelle et incorruptible sous laquelle son Royaume se meut, que soit bannie de l'Univers la Graine de la Mort, qui a donné naissance au Diable, « l'ancien serpent », et a étendu son Enfer, d'abord au Ciel, puis finalement sur Terre. On déduit de ces actes malfaisants que l'origine de la corruption de la religion réside dans l'élévation d'une créature,

qu'elle soit prêtre ou roi, à la gloire de Celui qui est l'unique et seul Chef des Églises : le Roi et Seigneur Jésus-Christ. Conscient de cela, car il était lui-même hébreu, Paul revient à la figure constante de Melchisédech, dénonçant le pontificat de succession comme source de la corruption qui aboutirait à la destruction de l'Ancien Temple et dont la réitération conduirait l'Église orthodoxe à cette même fin, d'abord sous sa forme byzantine, puis sous sa forme russe, Dieu ayant laissé un reste afin d'offrir sa miséricorde. Voilà pour un côté des choses. D'un autre côté, la situation étant la même lors du couronnement de Charlemagne, il était tout à fait naturel que la négation de la papauté face à la couronne universelle de Jésus-Christ conduise l'Église d'Occident à cette guerre civile européenne que les historiens nous ont transmise sous le nom pompeux de « Réforme ».

Un espoir déçu ?

Pas du tout !

Car celui qui est indestructible est invincible, et le Seigneur devant revenir de son voyage, il est tout à fait naturel que le serviteur qui, pendant l'absence de son Seigneur, a pris le pouvoir sur sa Maison, dépose le pontificat aux pieds de son Seigneur et laisse à son jugement le règlement de ses erreurs et de ses réussites, et que l'Épouse, à l'arrivée de son Seigneur à la Maison, prépare la table. Ainsi, dans et par cette Disposition, s'accomplit cette « meilleure espérance » dont parlait Paul, car, en tant que prophète – selon ce qui est écrit, que l'esprit de Jésus est l'esprit de la prophétie –, Paul voyait déjà, depuis sa chair, en résumé le parcours qui attendait le christianisme depuis l'Empire des Césars jusqu'à nos jours. C'est pourquoi il osa dire, en parlant de Jésus comme du seul et unique Pontife universel de toute la Création, du présent comme de l'avenir :

Et comme cela ne s'est pas fait sans serment — car ceux-là ont été constitués prêtres sans serment, mais lui l'a été avec le serment par lequel on lui a dit : « Le Seigneur a juré et ne se repentira pas : Tu es prêtre pour toujours » —, Jésus s'est porté garant d'une alliance d'autant plus excellente. Et parmi ceux-là, nombreux sont ceux qui ont été faits prêtres, dans la mesure où la mort les a empêchés de persévérer ; c'est pourquoi son pouvoir est parfait pour sauver ceux qui, par Lui, s'approchent de Dieu, et il vit toujours pour

intercéder en leur faveur. Et il convenait que notre Souverain Sacrificateur fût saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux ; qu'il n'ait pas besoin, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir chaque jour des victimes, d'abord pour ses propres péchés, puis pour ceux du peuple, car il l'a fait une fois pour toutes en s'offrant lui-même. En somme, la Loi a fait des hommes faibles des pontifes, mais la parole du serment, qui a succédé à la Loi, a établi le Fils, parfait pour toujours.

Or, si l'homme avait pu atteindre par lui-même ce Modèle de Pontificat, fondé sur la Sainteté, l'Innocence et l'Incorruptibilité impérissable propres à l'Esprit Créateur, dans ce cas Dieu aurait été le pire des criminels, celui qui tue son propre fils. Mais l'Histoire plaidant en faveur de cette impossibilité, Dieu devant, par amour pour sa Création, s'incarner en son Fils et, sur la Croix, ouvrir sa poitrine pour que nous voyions son Cœur, dont la gloire ne réside pas dans la puissance mais dans la vérité et la justice, et parce qu'il était impossible qu'une religion fondée sur l'adoration du pouvoir conduise la Création à la vision de l'Esprit du Créateur, le Fils abaissa son bras tout-puissant et, voyant en son Père « celui qui est », s'agenouilla devant son Saint-Esprit, devenant par cette adoration « parfait » et Pontife universel et éternel. Amen.

IX

Jésus-Christ, la Vie au-delà de la Fin du Monde

Nous en concluons donc que le problème vient de Dieu dans la mesure où, l'Idée de la Création lui appartenant, Il se crée Lui-même le Problème de la Coexistence avec Sa Créature et de l'articulation appropriée de la Civilisation qui en découle. Dieu ne se contente pas de créer la vie dans l'espace et le temps, mais il révolutionne l'existence même de la Vie en lui accordant, comme étape finale de l'Évolution, l'Immortalité, faisant ainsi participer la créature à la propriété éternelle de la vie de son Créateur. Une félicité parfaite dans laquelle bat la joie de celui qui est créé, et qui nous fait en même temps prendre conscience de l'immensité du problème que notre Créateur se pose à lui-même, mais en qui la félicité de celui qui engendre surpasse la problématique et la résout dans la Personnalité de celui qui est le Vrai Dieu ; et même si, dans un premier temps, cela le met dans une position délicate, la victoire est toujours sienne. Et comme le dit le proverbe populaire : « Pour ne pas avoir de problèmes, il suffit d'être mort. »

Or, les ignorants et les pervers, les premiers en raison de leur ignorance et les seconds à cause de leur méchanceté, ont tendance à croire que Dieu n'a pas de problèmes. Et pourtant, il suffit d'ouvrir les yeux à la lumière du jour pour voir que Dieu a eu un grand problème. Et que l'activité créatrice elle-même implique un mouvement constant et continu dans l'univers des problèmes.

La mise en place d'une coexistence entre nous, simples créatures qui dépendons absolument et en tout point de la Volonté de notre Créateur pour rester en vie, une société de ce type implique un problème immense et complexe. Puisqu'elle trouve son origine dans la Volonté de notre Créateur,

c'est à Lui qu'il revient de chercher et de trouver la Réponse, et qu'une créature ose la proposer est un signe évident de folie.

En effet, les créatures, n'étant rien d'autre que le fruit de la Volonté de notre Créateur, dépendent, en particulier et de manière absolue, de son Omniscience et de sa Sagesse ; en dehors de celles-ci, la Science devient un instrument de destruction, tant au niveau universel qu'individuel, y compris, dans cette dimension scientifique, la Théologie elle-même. Ainsi, tout théologien qui ne sert pas Dieu par sa pensée, mais qui met sa pensée au service d'un homme, qu'il s'agisse d'un pape, d'un patriarche ou d'un archevêque, commet un crime contre Celui qu'il est censé adorer par sa pensée, c'est-à-dire Dieu ! Car le but et le principe de la théologie sont la connaissance de Dieu en tant que Dieu, et dès lors que l'on substitue à Dieu l'Église, la papauté, le patriarcat ou toute autre chose, la théologie cesse d'être la science de Dieu pour devenir la science des hommes, et, étant l'affaire des hommes, tout son contenu n'est que mort et destruction, ce dont l'Histoire du christianisme et des Églises regorge d'exemples, dans lesquels, tous ensemble et un par un, nous voyons comment la division des Églises, c'est-à-dire la destruction du Royaume de Dieu sur Terre, a toujours trouvé chez les théologiens son meilleur soldat au service du Diable. Et ainsi, nous voyons chez l'auteur de ses Épîtres que sa théologie est au service de Dieu et jamais au service de Pierre, et que la corruption des Églises a commencé lorsque les futurs Pauls ont écarté Dieu en tant qu'Être et ont mis leur pensée au service des papes, d'empereurs, de patriarches et de rois, en les servant comme des serviteurs, renonçant ainsi à l'Autorité du Seigneur Jésus-Christ pour mettre leur génie aux pieds d'un homme.

Ainsi, pour en revenir à l'idée du Pontife universel, unique et éternel, et puisqu'il n'y en a qu'un, seul et unique, qui vit pour l'éternité et qui est, par nature, Dieu né de Dieu, il est évident que toute discussion sur le pontificat universel qui porterait sur le remplacement de Celui que Dieu le Père a établi comme chef de la religion de son royaume est, dans le meilleur des cas, une folie, et dans le pire des cas, une perversion malveillante et une rébellion infernale contre Celui que Dieu a choisi pour se tenir debout devant sa Majesté Tout-Puissant et le Seul et Unique qui vit éternellement en sa Présence.

Nous, considérant l'ignorance de la chrétienté, tant chez les pasteurs que chez les troupeaux, compte tenu des conséquences découlant de la Chute et de la Rébellion des enfants de Dieu contre celui qui était leur Père, nous excusons la discussion sur le pontificat universel dans l'ignorance, tout en dénonçant la persistance de cette dialectique comme une rébellion contre le Pontife universel et éternel, Jésus-Christ.

D'où il découle qu'il n'y a qu'un seul Pontife universel, et que la projection de ses pouvoirs sur un homme constitue une perversion de la gloire de Jésus-Christ, perversion qui, par logique, ne pouvait que donner lieu à l'histoire ignominieuse des papes, patriarches, archevêques, etc., qui n'était autre que le résultat de l'action de ceux qui ont voulu pour eux-mêmes ce que le Diable voulait pour lui-même, à savoir la gloire de Jésus-Christ ! Le Diable fixant son regard sur celle de sa couronne, et les papes, patriarches et archevêques sur son pontificat.

Mais nous en revenons au même point : si la folie du Diable était la manifestation d'une passion maléfique, incurable et invincible dans la mesure où elle a été assumée en pleine connaissance de cause, son auteur étant en pleine possession de ses facultés mentales, intellectuelles et physiques, dans le cas des Églises, la folie relève de la définition du passager, en vertu de l'ignorance héritée d'Adam, et, par conséquent, la santé des Églises repose aux pieds de leur Seigneur. Or, si ceux qui, profitant de l'ignorance de la chrétienté d'hier, veulent encore aujourd'hui maintenir contre le Seigneur les attributs du Pontife universel, Jésus-Christ, qu'ils assument leur crime. Nous ne savons que ce que le Saint-Esprit nous a dit, à savoir :

Le point essentiel de tout ce qui a été dit est que nous avons un Pontife qui est assis à la droite du trône de la Majesté des cieux ; ministre du sanctuaire et du véritable tabernacle, établi par le Seigneur, et non par l'homme. Car tout pontife est institué pour offrir des oblations et des sacrifices, raison pour laquelle il doit nécessairement avoir quelque chose à offrir. S'il vivait sur terre, Il ne pourrait pas être prêtre, puisqu'il y a déjà ceux qui, selon la Loi, offrent des offrandes. Ces prêtres officient dans un sanctuaire qui est l'image et l'ombre du céleste, comme cela fut révélé à Moïse lorsqu'il

s'apprêtait à ériger le tabernacle : « Regarde — lui dit-on —, et fais tout selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne ».

Dans ce cas, le modèle qui a été présenté aux bâtisseurs de l'Église se trouve dans le Concile de Jérusalem de l'an 49, où tous les évêques se réunissent en tant que frères du Pontife universel, Jésus-Christ, sous l'autorité duquel ils parlent et à qui seuls ils doivent obéissance, le Seigneur se manifestant ainsi à travers ses serviteurs pour l'édification de toute son Église. Et cela aurait été une perversion malveillante et démoniaque de la part de Pierre que de condamner Paul pour avoir osé lui fermer la bouche et ouvrir la chrétienté à toutes les nations sans avoir besoin de la Loi du judaïsme. Au contraire, le seul infallible étant le même et unique Seigneur de tous, Jésus-Christ, c'est ce Seigneur qui, tous les évêques étant à son service, corrige les uns par les autres pour la perfection du magistère de tous, et le contraire, comme on le comprend du Modèle Divin, à savoir qu'un serviteur annule l'Autorité de Dieu et l'obéissance due par tous les serviteurs à leur Seigneur universel et éternel, Jésus-Christ, et la remplace par sa propre volonté, c'est là une perversion malfaisante — en cas de contumace invincible — de la part du serviteur qui, contre Dieu et le Seigneur, annule l'Autorité divine en abolissant le Pontificat universel de Jésus-Christ par la folie de l'infaillibilité d'un serviteur contre l'ensemble du Concile.

En ce sens, l'histoire des Églises, de Paul à nos jours, est une lutte entre la Mort et la Vie contre la matérialisation du Modèle établi par Dieu lors du Concile de Jérusalem. Nous voyons en lui que c'est le Seigneur qui rassemble ses serviteurs et que ce même Seigneur et Pasteur universel suprême est celui qui agit en Esprit pour corriger tout problème dans le mouvement universel du Moment. Telle est la relation entre le Créateur et sa Création, fondée par Dieu en personne pour subsister dans l'éternité, et conformément à ce modèle divin, dans l'espérance : « Sur la Terre comme au Ciel », les Églises s'articulent de manière conciliaire sous l'unique autorité infallible de Jésus-Christ, dont l'Esprit guide la sagesse de ses serviteurs pour le bien de tous ; à l'inverse, qu'un serviteur se déclare infallible et annule l'autorité de Dieu omniscient et tout-puissant constitue un crime de rébellion contre le Seigneur Jésus-Christ, sur lequel l'intéressé devra se prononcer de nos jours, en justifiant son crime

par l'ignorance s'il s'agenouille et dépose les conséquences de son comportement aux pieds de son Seigneur, ou en déclarant sa rébellion ad eternum, à l'image et à la ressemblance de celle du Diable, s'il persiste à maintenir sa position totalement contraire au Modèle divin.

Et poursuivons avec le Saint-Esprit :

Mais notre Pontife a obtenu un ministère d'autant plus excellent qu'il est le médiateur d'une alliance plus excellente, conclue sur de meilleures promesses. Car si cette première alliance avait été exempte de défaut, il n'y aurait pas eu lieu d'en établir une seconde. Cependant, les réprimandant, il dit : « Voici, les jours viendront, dit le Seigneur, où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une alliance nouvelle, qui ne sera pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte ; car ils n'ont pas persévéré dans leur alliance, et moi-même j'ai été indulgent envers eux, dit le Seigneur. Voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : Je graverai mes lois dans leur esprit, et je les inscrirai dans leur cœur. Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et personne n'enseignera plus à son concitoyen ni à son frère en disant : « Connais le Seigneur » ; car tous me connaîtront, du plus petit au plus grand, car je me montrerai indulgent envers leurs iniquités, et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ». En disant « une nouvelle alliance », il déclare que la première est devenue caduque. Or, ce qui devient caduque et obsolète est sur le point de disparaître.

D'où l'on voit que l'histoire de l'Israël biblique est une traversée de la mer Rouge des siècles jusqu'à l'atteinte du Royaume universel de Jésus-Christ, vers lequel le judaïsme marchait sans en avoir une connaissance parfaite, car il était impossible à l'Homme de comprendre ce qui arrivait à son monde, et, ne le comprenant pas, il continuait à obéir à un Dieu qui, bien qu'en mesure de le faire, n'avait pas mis fin aux effets qui avaient commencé leur cours en Mésopotamie adanique et dont l'issue conduisait le monde à sa destruction totale. En effet, n'ayant pas constaté par l'expérience la raison pour laquelle Dieu avait prononcé la peine de mort contre la guerre, il existait un besoin absolu et impérieux de cette expérience, afin que, grâce à la connaissance

issue des sens, la Création tout entière voit de ses propres yeux la raison pour laquelle Dieu ne peut supporter l'injustice et la corruption, et qu'aimant la Vérité et la Paix par-dessus tout, non seulement Il n'abolisse pas la peine de mort contre celui qui transgresse la Loi de la Vie, mais qu'Il maintienne Son Esprit même au-dessus de la tête de Son propre Fils.

Malheureusement pour notre monde, c'est à nous qu'il est revenu d'être le théâtre de cette expérience, vécue maintes fois par Dieu mais jamais par ses enfants, et qui se résume ainsi : tout monde exposé à la connaissance du bien et du mal finit en poussière, son espoir de vie éternelle périssant dans le feu de sa propre folie suicidaire. Mais nous observons qu'on pourrait opposer à cette Loi éternelle le raisonnement selon lequel, puisque Dieu est en jeu, Il peut très bien surmonter de telles conséquences. Or, l'incohérence de ce raisonnement réside dans le fait que la connaissance du bien et du mal, lorsqu'elle opère, exige la négation de la participation de Dieu à l'Histoire du monde, d'où la conséquence.

Mais la connaissance sans fondement dans l'expérience, poussée à ce niveau, conduit à l'incrédulité face à la vérité de la réponse, et c'est pourquoi Dieu a décidé d'établir la Vérité, pour l'Éternité, sur les fondements de l'expérience, qui, en ce qui nous concerne, consiste en la succession des événements qui devaient conduire et conduisent notre monde à sa destruction, c'est-à-dire : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière ». Et c'est pourquoi, la Nécessité existant, Dieu a dit qu'il s'était montré « négligent envers Israël ». Mais aussitôt, le Saint-Esprit dit :

« Voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : “Je graverai mes lois dans leur esprit, et je les inscrirai dans leurs cœurs. Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et personne n'enseignera son concitoyen ni son frère, en disant : « Connais le Seigneur » ; car tous me connaîtront, du plus petit au plus grand, car je me montrerai indulgent envers leurs iniquités, et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ». En disant « une nouvelle alliance », il déclare que la première est devenue caduque. Or, ce qui vieillit et devient obsolète est sur le point de disparaître.

Autrement dit, Dieu, dans sa miséricorde envers notre monde et justifiant la faute d'Adam par l'ignorance, en vertu de laquelle la grâce nous est venue par le sang de Jésus-Christ, a voulu conclure une alliance avec nous, en tant que monde, afin que, tout comme il avait établi la vie d'Israël tant que durait l'alliance avec les fils d'Abraham contre toutes les puissances que la mort avait déchaînées pour effacer les Hébreux de la surface de la Terre, par ce même pouvoir invincible, Dieu fasse du monde chrétien son peuple, de sorte que, sans abolir la Loi, il nous ouvre par la foi une espérance de vie, la Loi s'accomplissant ainsi par la foi, et par l'Espérance, un nouveau commencement nous est donné. Or, nous savons, par cette Alliance entre Dieu et le Christ, que personne ne verra ce commencement, si ce n'est ceux auxquels se réfère la Nouvelle Alliance, s'accomplissant ainsi, pour ceux qui vivent sans le Dieu de l'Éternité, la Loi, et pour nous qui vivons à la lumière de son Royaume, la Vie au-delà de la Fin du Monde.

X

Le Testament du Christ et la loi contre la guerre

Nous entrons ici dans le Saint-Sacrement même. Nous cessons de rôder à l'extérieur de l'Existence de la Divinité pour, en devenant ses proches, avoir pleinement accès à l'essence même de Celui qui est en soi et par soi-même « la Vie éternelle » ; nous cessons de nous émerveiller d'être de la « terre » qui parle, des figures de poussière animées par la vie divine, pour courir vers notre Créateur et le suivre à travers les champs et les siècles, comme le troupeau suit son berger, l'armée son roi, le fils son père, unis dans une même marche contre la Mort. Rien ne nous arrête, notre chemin est tracé, notre victoire est inscrite dans les yeux du Dieu de l'Éternité, et qui lui arrachera de son Esprit la vision de notre Victoire ? Accusés, condamnés, frappés, crachés dessus et injustement maltraités, les cicatrices de notre combat demeurent pour servir de souvenir à nos os. Et dans l'éternité, le souvenir de notre Victoire sera le noyau contre lequel s'écrasera à jamais la tentation d'un retour à l'enfer dont nous sortirons, et contre lequel notre Foi érigera une Nouvelle Civilisation de l'autre côté de la Fin qui approche. Notre chair marchait vers cette Fin depuis que le Juge de sa Création eut dit : « Le fils d'Ève t'écrasera la tête ». Il n'y a pas de crainte de la Fin, mais de la joie pour le Commencement qui semblait nous avoir été arraché le jour où notre Champion fut craché, frappé, injustement maltraité et finalement crucifié comme un vulgaire déchet. N'était-ce pas là le jour de notre naissance ? Il est mort pour que nous vivions ; notre mort n'est pas nécessaire. Pour nous offrir la vie, il s'est laissé ôter la sienne. Dieu a ainsi juré sur son sang qu'en mourant, sa Descendance serait exemptée de la mort. Joie donc, et tous en avant vers la Victoire. Et maintenant, entrons dans le vif du sujet. Le Saint-Esprit dit :

Et la première alliance avait son cérémonial et son sanctuaire terrestre. Un tabernacle fut construit, et en son sein une première chambre, où se trouvaient le chandelier, la table et les pains de proposition. Cette pièce s'appelait le Saint. Derrière la deuxième voile se trouvait une autre pièce du tabernacle, appelée le Saint des Saints, où se trouvaient l'autel d'or des parfums et l'arche de l'alliance, entièrement recouverte d'or, et à l'intérieur de

laquelle se trouvaient un vase d'or contenant la manne, le bâton d'Aaron, qui avait verdit, et les tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche se trouvaient les chérubins de la gloire, qui recouvraient le propitiatoire. Il n'y a rien de particulier à dire à ce sujet. Les choses étant ainsi disposées, les prêtres entraient chaque jour dans la première partie du tabernacle pour y exercer leurs fonctions ; mais dans la seconde, le grand prêtre n'entrait qu'une seule fois par an, seul, non sans avoir offert le sang en expiation de ses propres fautes et de celles du peuple. Le Saint-Esprit voulait ainsi montrer que le chemin du sanctuaire n'était pas encore ouvert tant que le premier tabernacle subsistait. C'était là une figure qui renvoyait aux temps présents, car dans celui-ci on offrait des oblations et des sacrifices qui n'étaient pas efficaces pour rendre parfait, dans sa conscience, celui qui exerçait le ministère, puisqu'ils ne concernaient que des aliments, des boissons, divers ablutions et des préceptes d'une justice charnelle établis jusqu'au temps de la rectification.

Nous avons donc, dans le Temple de Jérusalem, la promesse du pardon de tous les péchés du monde par le sang de l'Agneau de Dieu, qu'Il offrirait en expiation de tous les délits commis par le genre humain depuis la chute d'Adam, établissant cette rédemption dans l'ignorance du transgresseur qui, ayant été trompé par un fils de Dieu, qui n'appartenait pas à cette création, sans savoir ce qu'il faisait, a brandi la hache de guerre contre les nations « dans la conviction d'obtenir par la violence du Pouvoir ce qui, par la paix de la Sagesse, lui serait donné en héritage par le Saint-Esprit ».

Mais... Dieu a offert son Agneau à une distance infinie par rapport au jour de la Chute, distance en raison de laquelle des nations entières ont été condamnées à la destruction, livrées à la ruine à cause du péché de « ce fils de Dieu ». Comment un Père si excellent aurait-il pu permettre qu'on lui enlève tant d'enfants sans qu'une blessure ne s'ouvre dans son Cœur, d'où jaillit la source de l'Amour, dans laquelle tous les chrétiens étanchent leur soif, et dont le jaillissement répand dans nos âmes la joie qui vient de celui qui est aimé d'un amour passionné qui ne meurt jamais ? Comment aurait-Il pu permettre que jaillisse de cette source divine l'eau de la crainte face à la toute-puissance et à la puissance infinie de Dieu ? Magnifique dans sa science, brillant dans sa

sagesse, délicieux dans son cœur, Dieu a établi, sur le sang de son Agneau, dès lors et pour toujours, que tous ses enfants reviendraient entre ses mains, et qu'au Jour du Jugement dernier, tous ses enfants, issus de cette création, auraient pour Défenseur de leur Cause Celui-là même qui, pour notre cause, s'est livré à l'injustice afin d'établir, sur la Justice qui découle de la Sagesse, notre Connaissance de Dieu, et, ce qui est plus important encore, pour faire jaillir de son sang l'eau divine de l'Amour envers le Créateur de toutes choses, établissant ainsi de manière miraculeuse la relation du Créateur avec sa Création, non pas dans la crainte d'un Être indestructible et tout-puissant, mais dans l'Amour qui procède *per se* de père en fils, même lorsque le premier est Dieu et le second n'est que sa créature.

Mais le Christ, établi Souverain Sacrificateur des biens à venir et pénétrant dans un sanctuaire meilleur et plus parfait, non fait de mains d'hommes, c'est-à-dire n'appartenant pas à cette création ; non par le sang des boucs et des veaux, mais par son propre sang, est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, accomplissant ainsi la rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de la cendre de la vache sanctifient les impurs et leur procurent la purification de la chair, à combien plus forte raison le sang du Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes afin que nous rendions un culte au Dieu vivant ! C'est pourquoi il est le médiateur d'une nouvelle alliance, afin que, par sa mort, pour la rédemption des transgressions commises sous la première alliance, ceux qui ont été appelés reçoivent les promesses de l'héritage éternel.

Alléluias donc dans les espaces infinis, et amen dans les dimensions éternelles, car le Créateur n'a pas renoncé à sa Création, ni baissé la tête comme celui qui considère comme consommée la ruine de son aspiration glorieuse, mais, s'exaltant lui-même, dans sa Vérité invincible, il a levé les bras pour, en se laissant crucifier, montrer son Indestructibilité dans l'Acte de la Résurrection.

Chantez, poètes, de nouveaux psaumes à la harpe à six cordes, celle qui parle de la voix de la tempête ; faites claquer les éclairs et le tonnerre contre la peau qui autrefois poussait des cris de guerre !

Regardez-moi, étoiles, je suis ensanglanté, criblé par le couteau des millénaires, pris au piège entre les draps d'une vision qui ne quitte pas mon esprit.

Réveille-toi, Humanité, lève-toi de ton sommeil. L'heure n'est plus aux promesses. Hâtons-nous de nous habiller, car le Jour se lève déjà.

Ah, ma tête, dure comme le fer, ma volonté comme le diamant qui ne se brise jamais. Je sens le métal dans mes os comme un serment écrit à l'encre de feu.

Courons. La Victoire est nôtre.

Ainsi, ce qui avait été établi sous serment comme une Promesse éternelle devait s'incarner et verser son sang afin que la Nouvelle Alliance entre Dieu et toute sa création soit scellée. Car si, par un seul homme, le monde entier a été livré à la ruine, il était tout à fait naturel que, Dieu étant *celui qui est*, le rétablissement du genre humain auprès de son Créateur implique une Nouvelle Alliance entre toutes les nations et le Dieu de toutes ces nations. En effet, connaissant Dieu, y a-t-il quelque chose de plus naturel que le fait que Dieu ne se laisse pas intimider par l'Enfer et accepte le défi d'une guerre totale contre sa Création lancée par la Mort ? Et non seulement c'était naturel, mais s'il ne l'avait pas acceptée, nous n'aurions en aucun cas aimé Dieu ; or, comme l'amour, par nature, ne peut être imposé à celui qui est libre et en possession de toutes ses facultés ontologiques, et que Dieu Lui-même ne peut contraindre l'enfer à se convertir, c'est Son « Oui » total à la guerre qui a fait jaillir spontanément chez toutes Ses créatures, celles de cette création comme celles des précédentes, l'Amour *pour Celui qui est*, fondant ainsi la relation entre le Créateur et la Créature, une fois pour toutes, sur l'Amour d'un père pour ses enfants et non sur la Peur d'un Être tout-puissant et omnipotent. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais ce ne sera pas pour l'instant.

Car là où il y a un testament, il faut que la mort du testateur intervienne. Le testament prend effet à la mort, car il n'est jamais définitif tant que le testateur est en vie. Et le premier n'a pas non plus été établi sans effusion de sang ; en effet, après avoir lu au peuple tous les préceptes de la Loi de Moïse, celui-ci, prenant le sang des veaux et des boucs, avec de l'eau, de la laine teinte en rouge et de l'hysope, aspergea le livre et tout le peuple, en disant : « Voici le sang de l'alliance que Dieu a conclue avec vous ». De même, il aspergea de sang le tabernacle et les ustensiles du culte, et, selon la Loi, presque toutes les choses doivent être purifiées par le sang, et il n'y a pas de rémission sans effusion de sang.

D'une promesse, nous passons à une autre. Si, par la première, le monde resta en suspens et que la création tout entière retint son souffle dans l'attente de son accomplissement, d'autant plus que le peuple à qui fut confiée la mission de maintenir vivant son feu était une toute petite nation, sans apparence ni force face aux autres nations, et, pour comble de difficulté – si tant est que cela soit possible –, soumise à la même loi d'ignorance qui asservissait le reste du monde, car s'il n'y avait pas eu d'ignorance, le temple et ses sacrifices expiatoires auraient été superflus ; et à cause de cette ignorance et de cette faiblesse, la promesse de victoire semblait se diluer dans les eaux tumultueuses des siècles jusqu'à atteindre la crèche où – dit-on – naquit Celui qui était destiné à être l'Agneau de Dieu... Et parce que c'était précisément Celui qui devait ressusciter pour devenir le Roi qui était né pour être l'Agneau, la promesse de Son Royaume universel sur Terre restait à nouveau en suspens, et le visage de la création tout entière, bien que couronnée, se remplissait à nouveau de larmes ; mais si les premières larmes étaient celles de la crainte face à l'inconnu, à savoir la Victoire de Jésus, et que l'on y percevait un goût de désolation, dans les secondes, bien que terribles sur le sang de tant d'innocents conduits à l'abattoir du Sacrifice, le chant de ceux qui furent sacrifiés sur l'autel de la Rédemption adoucit, par un cri de victoire, le cheminement du christianisme au cours des siècles suivants, faisant resplendir, à la fin de la Nuit des Évêques, la vie splendide de la Promesse que le Roi scellerait de son sang, afin de faire naître la Postérité de son Esprit.

De Promesse en Promesse, d'une Descendance à l'autre, de la Descendance d'Abraham à la Descendance du Christ. Et si la première était prédestinée au Sacrifice, la seconde, les premiers étant morts pour que nous vivions, nous vivons pour une Promesse de vie.

Il fallait donc que les figures du sanctuaire céleste fussent purifiées, mais le sanctuaire même du ciel devait l'être par des sacrifices plus excellents ; car le Christ n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, figure du véritable, mais dans le ciel même, pour se présenter désormais en présence de Dieu en notre faveur. Ni pour s'offrir maintes fois, à l'instar du souverain sacrificateur qui entre chaque année dans le sanctuaire avec le sang d'autrui ; sinon, il aurait fallu qu'il souffre maintes fois depuis la création du monde. Mais maintenant, une seule fois, à la fin des siècles, il s'est manifesté pour anéantir le péché par le sacrifice de lui-même. Et de même qu'il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement, de même le Christ, après s'être offert une seule fois pour prendre sur lui les péchés de tous, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à ceux qui l'attendent pour recevoir le salut.

D'où l'on voit que, la nécessité étant établie, Dieu a voulu faire de son accomplissement un sceau par lequel rendre le testament de son Fils inaccessible aux siècles. Et comme, dans une lignée, c'est le fils qui hérite et la mère qui dispose de toutes choses jusqu'à la majorité de l'héritier de son époux, le Saint-Esprit, voyant cet ordre des choses, a rendu témoignage à l'avenir en disant : « Mais nous attendons la liberté des enfants de Dieu », parlant ainsi au nom de toute la création. En effet, Dieu ayant déclaré que tout l'Ancien était révolu et ayant établi son Royaume sur le fondement de la « seule et unique » gloire de son Fils premier-né, ayant proclamé la fin de l'Empire et annoncé le commencement du Royaume universel de son Fils unique, il était tout naturel que le Roi soit couronné devant toute la maison de Dieu et qu'il retourne dans son Monde pour s'asseoir sur son trône éternel, laissant ainsi notre monde dans l'attente de la consommation des temps, à la fin desquels, « tu es poussière et tu retourneras à la poussière », Dieu a disposé, par la Sagesse issue de l'expérience, que s'établisse dans l'Intelligence de toute sa

création la raison pour laquelle Il a instauré l'interdiction, sous peine de mort, de la guerre.

Il ne nous reste plus qu'à unir notre pensée à celle de Dieu, notre Roi, et à proclamer l'abolition de la guerre, ainsi qu'à affirmer la déclaration de peine de mort contre quiconque « mangera du fruit de l'arbre interdit ». Telle est la Loi du Royaume de Dieu, la Loi que le Premier Homme a transgressée.

Car la guerre est le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; béni soit Dieu d'avoir maintenu la Loi contre le sang de son Fils, béni d'avoir fait jaillir de ce sang son Royaume, et béni encore d'avoir donné la couronne de son Royaume à Celui qui a versé son sang plutôt que de faire de son bras une hache de guerre.

CRISTO RAÚL DE YAVÉ Y SIÓN

15 / 09 / 2026

MALAGA. ESPAGNE